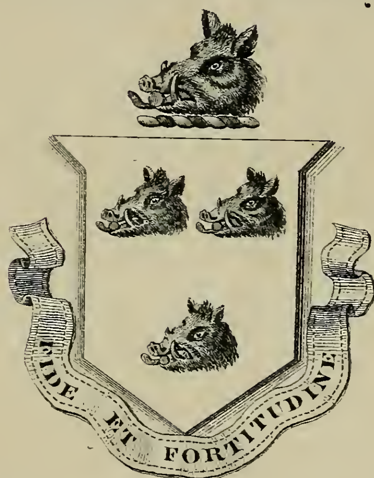
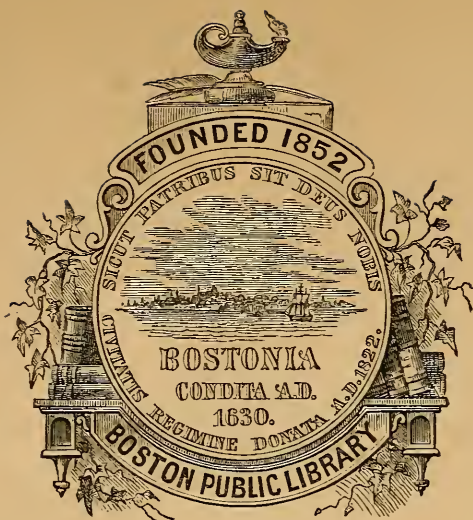

FIDE ET FORTITUDINE



PAMPHLETS.

French

Revolution.

—

1790

—

JUGEMENT

DE

L'EUROPE

IMPARTIALE.

JUGEMENT
DE
L'EUROPE
IMPARTIAL,

SUR LA RÉVOLUTION DE LA FRANCE.

PAR UN SUÉDOIS, AMI DE CETTE NATION.

Retinuitque quod est difficillimum de sapientia modum.
VIT. AGRIC.

A OPSAL.

1790.

JUGEMENT

DE

L'EUROPE

IMPARTIALE,

SUR LA RÉVOLUTION DE LA FRANCE.

FRANÇOIS !

J'ai vécu long-tems parmi vous. Je vous ai vus à la cour, dans la capitale, dans les provinces et jusques dans les campagnes, et j'ose dire que je vous ai vus avec toute l'impartialité, dont on est capable pour les personnes qu'on aime. Du fonds de ma retraite hyperboréenne, j'ouvre des yeux attentifs et curieux, sur notre étonnante révolution. Je dévore tous les écrits qu'elle enfante. Le choc de vos talens, celui-même de vos passions, a quelque chose d'imposant.

qui commande d'abord le silence; mais le silence devient pénible aux ames assiégées d'une foule de sentimens. Permettez-moi de le rompre. Permettez à un scandinave, presque barbare, ignorant peut-être, mais bien intentionné, de vous bégayer dans votre langage des observations, des vœux et même des *conseils*. Il est des objets, au physique comme au moral, qu'on ne juge bien qu'à une certaine distance, n'eût-on même qu'une vue ordinaire. Une zône presque entière me sépare de vous, mais mes sentimens m'en rapprochent. J'ai peut-être mes préjugés de nation, mais je ne crois pas avoir les vôtres. Il est des passions même louables, même sublimes, qui égarent. Il en est une douce et modérée dont les jugemens ne sauroient être suspects. C'est cette philantropie qui fait former des vœux pour un bien qu'on ne sauroit partager: volupté pure, semblable à celle que doivent éprouver les anges à l'aspect du bonheur et des vertus des hommes.

Vous avez à présent peu de loisirs; vous avez toujours eu peu de patience pour les longs ouvrages. Je vais tâcher d'être bref. Vous aimez la clarté. Je vais appeller la méthode à mon secours. Elle soutient l'attention; elle soulage la paresse: accordez-moi l'une, je ménagerai l'autre.

Pour me rendre compte à moi-même de la carrière vaste, que vous avez parcourue en six mois, je me retrace *ce que vous étiez*, ou du moins tels que je vous ai connus. Je me figure *ce que vous êtes* dans ce moment. Je prévois *ce que vous deviendrez*.

De-là, trois chapitres que nous allons parcourir ensemble.

Je vous vois déja vous égayer sur mon sermon *en trois points.* Je vous connois trop pour vous faire un tort de la gaîté : elle est chez vous si naturelle, si aimable, si compatible avee la raison ! son tribut est payé : essayons à présent de causer ensemble un peu plus sérieusement.

CE QUE VOUS ÉTIEZ (1).

Voilà ce dont je parlerai peut-être plus pertinemment. J'ai passé plusieurs années au milieu de vous : tandis que

(1) » Ce tableau ne ressemblera guères à ceux que viennent de tracer, de votre situation passée, deux allemands enthousiastes (M. Campe de Brunswick et M. Schultz de Weimar) dont les brochures sont dévorées dans nos contrées septentrionales. On est tenté de leur accorder une foi implicite, parce qu'ils ont été témoins oculaires des principaux évènemens de la révolution : mais quand on a vu la France de près pendant les années qui ont précédé cette époque, on a de la peine à la reconnoître aux portraits qu'ils en tracent ; à les en croire, ce malheureux royaume étoit en proie à des tyrans barbares, qui suivoient un plan raisonné pour opprimer, et pour épuiser son peuple ; il s'en faut assurément qu'ils ne s'occupassent que de sa liberté, et de sa prospérité ; vos ministres auroient voulu l'une et l'autre, pourvu qu'elles eussent été compatibles avec les dépenses

vous *gémissez* sous ces chaînes pésantes, que vous venez de sécouer avec tant d'indignation : tandis que vous *succombiez* sous ce poids, des impôts qui enchaînoit votre industrie, qui faisoit languir votre agriculture : tandis que vous *trembliez* sous ce *despotisme* oriental, qui gênoit vos actions, vos écrits et jusqu'à vos pensées. Vous éprouviez, sans doute, cette affreuse situation. La moitié de la France le dit ; l'autre moitié le croit, ou feint du moins de le croire, parce qu'il ne seroit pas prudent d'en douter : je le veux bien ; mais en ce cas vous êtes assurement le peuple le plus dissimulé, le plus actif, le plus indompté de l'Europe.

Le plus dissimulé ; parce que je vous ai toujours vu cacher vos *gémissemens* secrets, sous les fleurs de la gaîté, et que quelque légère que soit une nation, elle ne peut-être enjouée, folâtre, quand elle est durement opprimée. *Le plus actif* ; parce qu'en dépit du lourd fardeau des impôts, je vous ai vu exceller dans presque tous les genres

---

extravagantes qu'ils provoquoient, ou toleroient avec l'autorité absolus du monarque, c'est-à-dire avec la leur ; et en cela ils ressembloient à presque tous les ministres : mais les monstres qui se font une jouissance des larmes, et de la misère d'une nation, sont heureusement rares par-tout, et M. Lampe et Schuzt, malgré leurs éloquentes déclamations ne me persuaderoit jamais, qu'avant l'année 1789, ils étoient très-communs en France ».

d'industrie, cultiver presque toutes les branches de commerce, parce que la plupart de vos provinces m'ont paru à-peu-près aussi fertiles que le comportent leur sol et leurs débouchés; et que de ce qu'elles ne fleurissoient pas toutes également, je n'aurois jamais osé conclure que vous étiez sous le plus mauvais, sous le plus oppressif des gouvernemens.

Le plus indompté enfin, parce que malgré ces inquisitions *révoltantes*, malgré cet espionnage attaché à tous vos pas, malgré la tyrannie de vos loix et celle de vos chefs, je n'ai pas vu de peuple qui se livrât avec plus d'audace à toutes les jouissances de la liberté, parce que pour une victime des caprices d'une maîtresse ou d'un commis, j'ai connu cent effrontés qui s'attaquoient sans danger à ce qu'ils devoient ou respecter ou craindre.

Assurément, si c'étoit-là un *despotisme*, convenez qu'il étoit si doux, si bien déguisé, qu'il étoit permis à des yeux peu clairvoyans de s'y méprendre.

En ne jugeant toujours que d'après ces apparences, qui m'ont si grossièrement trompé, combien j'applaudissois à la vigilance de votre police, dans votre capitale surtout! Qu'on jouissoit long-tems de ces bienfaits avant de soupçonner les ressorts odieux, dont-ils étoient le résultat! Etrangers citoyens, que tous dormoient tranquilles à l'ombre de ces murs qui sont devenus tout-à-coup pour vous un épouventail formidable, et dont vos trompettes

enthousiastes ont célébré la prise, comme s'il eût été question de celle de Gibraltar ou Ber-gop-zoom !

Nous trouvions en France tout ce qui peut attirer : plaisirs variés, instruction facile, sécurité, liberté; oui *liberté*. Au sein de cet esclavage, que vous peignez à présent sous des traits si hideux, que ne faisoit-on pas chez vous ! Que ne disoit-on pas ! combien même de désordres se commettoient impunement ! je ne les détaillerai pas. Il y auroit des lecteurs, même françois, dont j'étonnerois les oreilles plus encore que je ne les scandaliserois. Ce n'est assurément pas sur de pareils traits, que se fondoit mon estime et mon affection pour vous; mais ils me fournissent au moins des argumens contre une partie de vos déclamations.

Elles éclatent aussi contre cette inégalité si choquante, selon vous, qui, avant votre *régénération*, séparoit les différens ordres de citoyens. J'avoue qu'elles m'ont surpris. J'ai parcouru quelques pays de l'Europe; je n'en ai pas vu un où les rangs fussent plus confondus qu'en France. Je n'y ai remarqué d'autre distinction que celle des richesses et des talens.

C'est de ce côté, et de ce côté là seul que j'ai vu quelquefois la morgue et l'insolence du despotisme. Je vous avouerai même, (voyez si je suis partial) que vos gens de la cour qui sont hauts, le sont d'une manière plus insultante que ceux d'aucun autre pays; que tout en eux, jusqu'à leurs froides politesses, a quelque chose de repoussant. Mais d'abord tous vos grands ne sont pas

taillés sur ce modèle ; et puis, ces gens de la cour ne sont qu'une petite partie de cette noblesse, objet de votre animosité. Enfin leur morgue dédaigneuse pésoit immédiatement sur le reste des gentilshommes. Elle etoit d'ailleurs *singée*, et par une partie de la classe opulente qui ne tient point à la noblesse, et par une partie de vos beaux esprits, de vos grands artistes gâtés par l'accueil qu'ils recevoient, malgré l'obscurité de leur extraction. Si tous les *insolens* étoient des *aristocrates* , il y avoit des aristocrates dans toutes les classes, sans en excepter les dernières de la société. Je ne vois donc pas pourquoi vous ne les cherchez que dans la noblesse et le haut-clergé ; pourquoi vous leur reprochez de mettre un intervale immense entre eux et le reste de la nation. Ils le combloient souvent cet intervale, en rapprochant d'eux ceux qui marquoient par un grand talent, ou même par une grande fortune. S'informoient-ils de leur naissance ? Eh ! il y a quelques-uns de vos hommes célèbres dont on ignore encore le véritable père. A côté de ces citoyens distingués par leur personnel, quel rôle pitoyable, j'ai vu jouer souvent, je ne dis pas à des gentilshommes obscurs, quoique anciens ; (ceux-ci étoient même exposés aux rebuffades d'un simple subdélégué d'intendance) mais à plusieurs de ceux que vous appelliez ci-devant des *gens de qualité*. En vérité, à leur silence modeste, à leur embarras, je n'aurois pas reconnu ces *aristocrates* impérieux, ligués d'un bout de la France à l'autre, pour

opprimer le tiers-état, et contre lesquels depuis un an, vous prodiguez les invectives et les persécutions. Aux tableaux que vous tracez de leur orgueil, de leur esprit *dominateur*, *oppressif*, *despotique*, j'ai cru reconnoître le défunt sénat de ma patrie, tel qu'il étoit à l'époque de notre révolution de 1772. Où se cachoient-ils donc ces monstres qui ont tout-à-coup réveillé votre indignation? Comment ont-ils échappé à mes recherches? Bien différens de tous les despotes, ils étoient donc tyranniques sans éclat, puissant sans ostentation! J'ai passé quelque tems dans les châteaux de plusieurs de vos provinces. J'y ai vu quelques seigneurs impérieux par caractère, jaloux de leurs distinctions honorifiques, quelques-uns même durs envers leurs vassaux; mais j'en ai trouvé aussi en plus grand nombre de bienfaisans, d'humains, qui vivifioient leur canton par leurs conseils, par leur exemple, par leurs largesses, qui étoient les arbitres des procès et les soutiens de la pauvreté, dont on pleuroit le départ, dont on bénissoit le retour; et de cette diversité de conduite dans les mêmes positions, j'avois conclu bonnement que le moral des hommes tenoit en France comme ailleurs, au caractère bien plus qu'au rang, et qu'un seigneur de paroisse n'étoit pas plus par état un oppresseur qu'un juge n'est inique et vénal.

Je suis loin toutefois de dire que l'état auquel vous venez de vous arracher, fût exempt d'abus. Oser prétendre qu'ils n'étoient ni aussi crians, ni aussi universel

que je le lis dans vos productions démagogues, ce n'est pas nier leur existence. Ne me comparez pas à cet intendant connu par sa dureté, qui disoit froidement et presque gaîment : *le paysan n'est pas si malheureux, il porte encore des chemises.* J'ai vu le peuple en Angleterre et en Hollande; je sais jusqu'à quel point une administration moins vicieuse que la vôtre peut influer sur son aisance. Oui, sans doute, il y avoit des abus en France, il y en avoit plusieurs de révoltans; je les ai remarqués souvent; j'en ai gémi comme vos meilleurs citoyens, mais examinons ceux qui dans ce moment ont excité le plus votre indignation.

Vos ministres disposoient arbitrairement de toutes les places. Ils avançoient leurs parens, leurs amis, leurs créatures; auriez-vous voulu qu'ils eussent favorisé de préférence ceux qu'ils ne connoissoient pas, ceux qu'ils n'aimoient pas? S'ils avoient été réellement dignes de la confiance du Roi et de la Nation, leur estime, leur intimité n'eut pas été un vain titre aux graces dont ils étoient les dispensateurs. Croyez-vous que quand la multitude en disposera, les motifs de préférence seront plus purs, les choix plus sagement combinés?

Vos ministres prodiguoient souvent, je le veux, les faveurs, sans discernement; mais au moins ils avoient intérêt à faire de bons choix; ils en répondoient au tribunal de l'opinion publique, avant que vous les eussiez déclaré responsables au vôtre. Toutes choses d'ailleurs

égales ; un homme qui n'est pas essentiellement borné et vicieux doit être plus sage , plus judicieux dans ses choix, qu'une multitude d'hommes rassemblés au hazard. L'un peut examiner, discuter froidement les titres des candidats ; il s'engoue moins facilement ; on peut éclairer ses recherches, guérir ses préventions. Dans une assemblée nombreuse, les affections comme les aversions sont bien plus aveugles et bien plus incurables ; comme dans un incendie, elles s'y propagent avec la rapidité de la flamme avivée par le vent ; un tison allumé s'éteint plus aisément qu'un bûcher. Quand des hommes sont réunis, quelques mouvemens d'éloquence, l'ostentation de quelques vertus, suffisent pour les entraîner ; ces moyens suborneurs ont moins de prise sur un homme isolé. Ainsi sur votre scène, j'ai vu plus d'une pièce de théâtre devoir son succès brillant à un spectacle pompeux, aux talens, souvent aux seuls charmes d'une actrice. Cette même pièce jugée ensuite par la froide critique, dans le silence du cabinet, a été rangée parmi vos plus médiocres productions, et le public a ratifié l'arrêt.

Passez en revue les différens choix formés par un seul homme. Au *cardinal Dubois* choisi par un prince trop facile à séduire par les qualités brillantes, j'oppose *Suger, le cardinal d'Amboise*, *Sully*, *Colbert ;* et sous le règne, époque signalée par les explosions de votre impatience, que de citoyens choisis par un seul homme ont été indiqués ou du moins approuvés par la voix publique ! *M. Turgot*

M. le comte du Muy, *M. de Saint-Germain*, *M. de Malesherbes*, *M. de Sartine*, *M. de Castries*, *M. de Vergennes*, *l'archevêque de Sens* lui-même. Je pourrois grossir cette liste d'une grande partie de leurs successeurs, sans être suspect d'adulation.... Dans la situation à laquelle vous les avez réduits, on peut être à leur égard flatteur sans être lâche; graces à vos rigoureux décrets, les seuls hommages qu'ils aient à attendre, ce sont des consolations.

Mais enfin, ces premiers dépositaires de l'autorité souveraine ont abusé souvent de leur pouvoir. Ils disposoient trop arbitrairement de votre liberté et de vos fortunes. Il falloit se borner à les contenir, vous les avez enchaînés: leur activité vous gênoit, falloit-il les rendre immobile et passifs? Un coursier fougueux est échappé dans la plaine; il rue, il mord, il franchit les hayes et les fossés Que fait un écuyer habile? Il l'arrête, il l'apprivoise; la bride et l'éperon répriment ses écarts. Le coursier dépose sa pétulance indomptée, et devient une monture brillante et docile.

Je voyois des réformes semblables à opérer dans toutes les classes de votre hiérarchie politique. J'ai observé de près vos colonels; j'ai été choqué de la manière indécentse avec laquelle ces illustres *freluquets*, à peine échappés du collége, régentoient un corps d'officiers, dont plusieurs individus étoient leurs égaux par la naissance, dont chacun avoit des droits à leurs égards, et dont l'ensemble av-

moins en avoit à leurs respects. Certains de l'impunité, certains des moyens d'étouffer les plaintes, ou de les présenter comme des crimes de l'insubordination, ils ne mettoient de bornes à leur oppression que celles que leur dictoit le soin de leur propre sûreté. Ils craignoient au moins de pousser à bout ces ames fières dans lesquelles leur despotisme insolent n'étoit pas encore parvenu à briser le ressort de l'honneur.

FRANÇOIS ! Si vos motions sanglantes contre la tyrannie n'eussent été formées que par des militaires, j'en excuserois toutes les expressions, je les adopterois presque toutes. Elles n'eussent pas été alors le cri du tiers-état contre la noblesse, mais le cri de la noblesse contre elle-même; celui du plus grand nombre contre le plus petit, celui des gentilshommes occupés, oubliés, dédaignés, opprimés, contre les gentilshommes oisifs, inutiles et pourtant dédaigneux, sans mérite pour la plupart, et pourtant récompensés. Dans ces plaintes j'aurois pardonné l'exagération, que dis-je! Je ne l'y aurois pas trouvée, elle y étoit presque impossible.

Ces plaintes n'eussent pas été les seules légitimes. J'ai été également témoin des opérations arbitraires de vos intendans. Odieux au peuple, beaucoup moins par leu personnel que par la nature de leurs fonctions, ils s'occupoient peu des moyens de se les faire pardonner; semblables à certaines classes avilies par le préjugé, que le désespoir même d'en triompher fait persister dans le

désordre et qui justifient ainsi les arrêts iniques qu'on a lancés contre elles. Renonçant au plaisir d'être agréables au peuple, ils se bornoient à se rendre utiles au fisc. La sévérité étoit la seule vertu qui leur restoit à déployer ; et leur intégrité même, ou étoit suspectée ou ne paroissoit que le masque de leur dureté. J'ai formé souvent comme vous des vœux pour leur proscription ; mais mon embarras à moi, spectateur impartial, étoit de savoir comment les remplacer. La chose survivra toujours au mot ; celui qui asseoira les impôts, celui qui les percevra, sera toujours pour les contribuables, *monseigneur l'intendant*, quoiqu'il n'en porte plus le nom ; de même qu'on verroit toujours le bourreau derrière cette machine ingénieusement meurtrière, que vous a proposée le doc eur Guillotin.

Mais du moins je trouvois dans vos administrations provinciales, telles que vous les aviez d'abord conçues, un moyen légal et constant d'éclairer l'intendant bien intentionné, qui ne demandoit que des lumières, de contenir l'intendant tyrannique qui eût voulu déployer à tout prix ses vertus fiscales. Je gémissois sur votre foi, FRANÇOIS ! lorsque, pour ce qui intéresse le plus, après la vie, je vous voyois à la merci d'un intendant capricieux, ou léger ou pervers, qui parcouroit rapidement vos cantons, remplissoit ses fonctions avec l'impatience qu'on apporte à se débarrasser d'une tâche pénible, comptoit les momens qu'il passoit dans sa résidence à

recevoir dédaigneusement vos hommages, et revoloit à Paris pour recueillir dans la faveur des ministres le tribut bien plus flatteur, que l'on payoit à ses utiles travaux.

Et comment parvenoient-ils à ces postes, pour lesquels les plus longues épreuves, les vertus les plus estimables, n'eussent pas été de trop? Vous le savez mieux que moi. Un jeune clerc, après avoir baillé quelques mois, souvent quelques semaines sur les bancs d'une université, soutient ses thèses : il n'entend quelquefois ni la matière dont elles traitent, ni la langue dans laquelle elles sont conçues. N'importe, le voilà *docteur*, sa patente d'une main et le prix d'une charge de conseiller de l'autre, il intrigue, il marchande, il achète le droit de siéger sur les lys. Il se lasse bientôt de figurer dans la foule des juges; son ambition, sa fortune, l'appellent à de plus hautes destinées. Toujours avec les mêmes talens pour l'intrigue et le trafic, il devient *maître des requêtes*. Alors son ambition se repose pour quelques années; le tems seul suffit pour mûrir ces titres, à moins que quelque faveur extraordinaire n'en accélère la maturité. Le moment arrive enfin de les faire valoir; il crie à l'injustice, si avant son tour, il n'est pas chargé de présider à quelque *petite généralité*, mission obscure qu'il accepte sans reconnoissance, comme le payement tardif d'une ancienne dette, qu'il subit comme un noviciat, qu'il exerce avec dégoût; jusqu'à ce que d'heureuses circonstances le portent sur un plus grand théâtre,

FRANÇOIS, quand vous ne vous révolterez que contre de semblables abus, vous enrôlerez tout le monde dans votre ligue, et les intéressés même, s'il leur reste quelque pudeur, oseront à peine en murmurer tout bas.

L'organisation de vos finances semble justifier de même votre insurrection. La substance des peuples, s'égarant dans mille ramifications, avant de parvenir dans le grand réservoir; des milliers de satellites barbares, munis d'un DE PAR LE ROI, opprimant, dépouillant vos concitoyens, traînant les plus audacieux aux galères, les plus infortunés dans les cachots; des fermiers-généraux, des receveurs des tailles, des aides, des gabelles, opposant leur luxe effronté à la misère publique, dont ils sont les principaux instrumens; ceux-ci dilapidant, dans leur insatiable cupidité, les fonds dont ils ne sont que dépositaires; ceux-là, plus sages, mais non moins avides, avançant à des conditions usuraires, au gouvernement, des fonds dont ils lui sont comptables, et croyant acquérir des titres à sa reconnoissance; Assurément, il sembloit permis de s'indigner enfin d'un pareil tableau. Mais, comme toutes vos autres déclamations, ne seroit-il pas un peu exagéré? Est-il la cause unique et principale du désordre affreux de vos finances? Je dis plus, ne seroit-il pas, jusqu'à un certain point, compatible avec l'ordre? Suspendez vos anathêmes; écoutez-moi jusqu'au bout.

Si votre dépense ne surpassoit pas votre recette, si vos ministres, plus contenus, avoient été plus sobres de graces

pécuniaires; si, sur-tout, vos guerres fréquentes et ruineuses, lors même qu'elles ont été glorieuses, n'avoient pas nécessité cette énorme masse d'impôts, sous lesquels vous gémissez, cette foule d'emprunts, plus ou moins onéreux, sous lesquels votre postérité gémira après vous; si, moins jaloux de dominer par-tout, vous n'eussiez pas prodigué vos subsides corrupteurs en Danemarck, en Hollande; en Bavière, en Suède, etc.; dites, seriez-vous réduits à cette détresse, qui inspire de la pitié, même à ceux qui ne vous voyoient qu'avec un œil d'envie? Et que feroient, dans cette hypothèse, une dixaine de millions égarés ou perdus, dans ces canaux innombrables, qui aboutissent de vos campagnes au trésor-royal? Vous vous plaignez de l'avidité, de la dureté de vos financiers! Quel est le peuple qui ne les a pas peints sous ces traits hideux? Voyez ce qu'étoient les publicains chez les *Hébreux*, les chevaliers chez les *Romains*, ce que sont les douaniers en *Espagne*, les officiers de l'accise en *Angleterre*. Par-tout, à leur aspect, la loi qui ordonne les contributions, l'intérêt même, qui, bien entendu, conseille l'obéissance, disparoissent. On ne voit en eux que des voleurs patentés, contre lesquels la résistance paroîtroit permise, si elle n'étoit pas dangereuse, mais que du moins on trompe sans scrupule. Mais qu'ont-ils faits, ce financiers, que n'eussent fait ceux même, qui les invectivent, bien plus par une jalousie secrette que par amour pour le bien public? Vos folles dépenses vous ont forcés

d'augmenter vos recettes, d'anticiper sur vos revenus ordinaires. Il falloit des citoyens opulens, capables de faire des avances et de s'exposer à des hasards. Vous transigez avec eux. Ils vous garantissent vos rentrées; mais ils vous font payer leurs talens et leurs risques. D'une part, cela est très-facheux; de l'autre, je ne vois rien que de juste. N'ayez pas besoin d'eux, ils ne vous feront plus la loi. Les chirurgiens ne font des opérations douloureuses que sur les malades et les blessés. Ils laissent en paix les gens sains. Vos financiers ne sont que des chirurgiens dont la main n'est peut-être pas légère, et vous les regardez comme des brigands. Rétablissez l'ordre, et leur entremise ne sera plus funeste; elle ne sera qu'inutile.

Mais non, je vais trop loin. Pour consommer le rétablissement de l'ordre, il faut peut-être les détruire sans retour. Tant qu'ils subsisteroient, vous seriez tentés de regarder encore leurs perfides secours comme une ressource. Un moment de détresse pourroit encore vous faire revenir sur vos pas. Vous abordez sur une terre inconnue, dont la conquête vous offre une brillante perspective; ôtez-vous jusqu'à la possibilité de la retraite; et comme Fernand Cortès, brûlez les vaisseaux qui vous ont portés sur le rivage.

D'ailleurs leur existence tenoit à l'inextricable complication de vos finances, à la multiplicité de vos impôts; quoiqu'il y ait encore en Europe des peuples traités, à cet égard, d'une manière plus absurde et plus onéreuse

que vous, j'ai formé depuis long-tems des vœux pour une régénération complette de vos finances. La voix de tant d'intérêts qui les repoussent, me les faisoit croire impuissans ; votre courage me fait croire à leur exécution. Quand ils seront accomplis, vous serez beaucoup mieux qu'à présent ; mais alors, fidèle à ma résolution de ne rien exagérer, je soutiendrai encore que, même sous ce rapport, vous n'étiez pas aussi mal que vous le dites.

Vous vous déchaînez contre l'opulence scandaleuse de vos financiers. Sans doute leurs gains sont considérables ; mais ils ne sont pas extorqués, et encore une fois, ils ont été calculés sur les services qu'ils rendent, et sur les risques qu'ils courent. Ils ne sont pas *opulens*, parce qu'ils sont *financiers* ; mais ils sont devenus *financiers*, parce qu'ils étoient *opulens*. Je ne parle pas de ceux qui se permettent des gains illicites, en aventurant des fonds dont ils ne sont que dépositaires passagers. Dans toutes les hypothèses, vous devriez flétrir ces infidélités comme des prévarications, et sévir contre les prévaricateurs.

A vous entendre, les satellites de votre fisc, depuis l'intendant jusqu'au plus simple commis aux aides, sont essentiellement durs et rapaces. Je serois mal reçu à faire l'apologie de leur douceur ; mais comme tout est relatif dans ce monde d'imperfections, j'oserois vous soutenir que vos financiers, vos douaniers, vos commis, sont encore les plus traitables de l'Europe ; et pour vous le prouver, je vous inviterois à voyager en Suède, en Es-

pagne, en Angleterre, en Allemagne, à Venise, et sur-tout dans les états de l'Empereur.

Vous vous plaignez, et avec raison, du monopole que le roi exerçoit sur le sel et sur le tabac; des entraves oppressives mal calculées, qui gênoient une partie de vos importations et de vos exportations. Mais savez-vous qu'il n'y a presque pas d'Etat en Europe où le souverain collectif ou individuel n'exerce une pareille vexation sur plus d'un objet? Oubliez vous qu'en Angleterre, l'exportation des laines et de la terre à foulon est défendue sous des peines corporelles?

Vous vous récriez encore, et avec raison, sur les recherches que les agens du fisc font dans vos maisons, pour y découvrir le sel de contrebande; pour y calculer le vin que vous devez consommer? Mais savez-vous que ce réglement, connu en Angleterre sous le nom *d'accise*, y embrasse bien plus d'objets; qu'il s'étend à presque tous les genres de boisson, à la drèche, aux cuirs, au savon, au papier, aux peaux, au café, au thé, au chocolat, etc. Envain direz-vous que le fardeau de ces loix oppressives est fort allégé, parce que ceux qui le subissent se le sont imposés eux-mêmes. Pour que cette illusion fût un pen consolante, il faudroit que la nation angloise fut représentée au parlement d'une manière moins inique. Mais quel est l'anglois qui n'est pas éclairé, depuis long-tems, sur l'inégalité choquante des représentations, sur les atteintes que portent, à la liberté, les formes des élections,

l'influence que prennent sur elles la brigue et la corruption ? Le seul rempart derrière lequel se sauve encore la liberté angloise, c'est cette opinion publique, à laquelle vous avez dû vous-mêmes les ménagemens forcés de la cour, aux époques où elle sembloit pouvoir déployer le plus impunément son despotisme; avec cette différence, à l'avantage des Anglois, que cette opinion se manifeste chez eux, par un plus grand nombre d'organes, plus universellement et avec plus de liberté encore. Nation française! nation angloise! vous étiez, il y a un an, retranchées derrière deux forteresses, d'où vous braviez, avec plus ou moins de succès, les assauts de la tyrannie. Elles différoient sans doute par l'épaisseur des murailles; mais ni l'une ni l'autre n'étoient imprenables.

Oui, François, vous étiez mal, très-mal sans doute; vous viviez sous des loix cruelles, sous des règlemens destructeurs de la prospérité publique; mais la douceur de vos mœurs en tempéroit presque toujours la dureté. La presse étoit assujettie à des formes vexatoires; les ouvrages d'*Helvétius*, de *Jean-Jacques*, de *Montesquieu*, de *Marmontel*, de *Buffon*, ont attiré des persécutions à leurs auteurs; des requisitions fréquentes ont flétri chez vous les productions du génie; mais en dépit de ces entraves, dans quel pays ont-elles été plus nombreuses? Par un singulier contraste entre vos lois et vos mœurs, ce qu'une censure avoit proscrit étoit avidemment recherché par ceux-même qui l'avoient prononcée. J'ai connu un magistrat chargé

de l'exécution des règlemens de la librairie, ouvrir, dans sa propre maison, un asyle à l'édition entière d'un livre, que les fonctions de sa place l'obligeoient à dénoncer ou à poursuivre. Certes, je ne vous louerai pas d'avoir eu des loix, que violoient ceux-mêmes qui devoient les faire exécuter ; mais du moins n'exigez pas que je vous plaigne.

Si je parcours les autres branches de votre administration, je trouve de même, par-tout des loix sévères qu'on voudroit proscrire à un premier examen, et qu'on est tenté de tolérer, quand on sait comment elles s'exécutent. Sans doute, lorsque des bords de la Baltique ou de la Tamise, on entend que le caprice d'un ministre, d'un lieutenant de police, d'un homme en place, suffit pour faire enfermer, pendant vingt ans, dans une des vingt bastilles qui surchargent le sol de la France, un citoyen honnête qui a eu le malheur de lui déplaire ; que là, inaccessible aux consolations de l'amitié, à la recherche des tribunaux, il languit ignoré, sans prévoir le terme de ses peines, sans soupçonner le prétexte de sa détention, et peut périr victime, plus encore de l'insouciance que de la cruauté ; assurément on frémit d'indignation, on se dit : Quoi, une nation qui se croît la plus éclairée de l'Europe, chez laquelle, sur-tout, on a tonné avec le plus de véhémence contre l'affreux tribunal du saint-office, souffre dans son sein une inquisition plus redoutable cent fois que celle d'Espagne et celle d'Italie ! Celles-ci ont des formes odieuses, mais du moins elles ont des formes.

Les délits qu'on y punit sont connus tôt ou tard. L'emprisonnement à son terme; la sentence à ses motifs. L'inquisition françoise, au contraire, a donc tous les caractères de la cruauté, sans avoir même le simulacre de la justice.

Pour vous consoler à ma manière, je pourrois vous citer *Spandau* et la *Sibérie*. Mais non; quand tout un peuple est victime, on peut s'étourdir sur l'oppression à l'aspect de ses voisins opprimés. Les victimes isolées ne se prêtent pas à ces illusions. Je gémis donc sur votre sort, François infortunés, qui languissez par milliers à la Bastille, à Pierre-en-Cise, au château de Lourde, à Saint-Lazare, aux îles Sainte-Marguerite; ete. mais la liberté vient de ressusciter; les portes de fer s'ouvrent; antres affreux, vomissez vos victimes! sans doute elles vont se presser en foule sur ce seuil redoutable. Que vois-je! la bastille, le plus affreux de ces repaires, celui que le despotisme a sous sa main, que deux mille signatures peuvent remplir en une demi-heure, la bastille ne laisse échapper que sept captifs.... C'est assez, c'est beaucoup trop assurément, mais pardonnez-nous notre surprise; jamais, peut-être, je ne fus détrompé plus agréablement; nul sentiment honteux n'a souillé ma joie. Je vous avouerai toutefois que nos têtes exaltées par vos déclamations, s'attendoient à une autre découverte; et je ne vous répondrois pas qu'elle n'ait excité un mouvement de dépit chez ces esclaves de diverses nations, qui goûtent un plaisir

coupable à voir grossir le nombre de leurs compagnons d'infortunes, et même chez quelques individus libres dont l'orgueil sourit secrettement aux malheurs dont ils sont préservés.

Vous ne nous avez pas ouvert les registres de vos galères, comme ceux de la bastille. Peut-être le petit nombre des contrebandiers et des braconniers qui languissent sur vos rames ou dans les travaux pénibles de vos ports, sans absoudre vos loix, nous eût-il fourni une nouvelle preuve de la douceur de vos mœurs.

Je me rappelle à cette occasion, une autre de vos institutions révoltantes, ces tribunaux odieux de Rheims, de Valence et de Saumur, où se jugent les procès relatifs à la contrebande, et que je vous entends citer depuis peu comme le chef-d'œuvre de la tyrannie fiscale. Ne craignez pas, FRANÇOIS, que j'en entreprenne l'apologie, mais permettez-moi de vous protester que j'ai vécu plusieurs années parmi vous, sans en soupçonner l'existence, et de présumer que jusqu'à ces derniers tems elle étoit ignorée de la plus grande partie de votre nation.

Je viens de passer en revue les principaux griefs que vous aviez contre le despotisme, les principaux motifs de votre glorieuse insurrection. Vous faites bien sans doute de secouer ces chaînes; on doit s'étonner même que vous les ayez portées si long-tems. Toutes tolé-

rables qu'elles étoient, par le fait, elles pouvoient s'appésantir, et comme a dit éloquemment un de vos écrivains modernes, en parlant d'un autre pays; *vous aviez déjà un despote, il ne vous manquoit qu'un tyran.*

Détruisez donc et l'autorité illimitée de vos ministres, et les lettres-de-cachet, et vos impôts désastreux, et vos entraves fiscales, et vos priviléges pécuniaires et la vénalité de vos charges. Etablissez sur une base inébranlable et la liberté de la presse, et la liberté politique, et la liberté individuelle. Votez vous-même vos contributions, choisissez vos représentans, sans vous modeler sur vos voisins. Circonscrivez le ressort de vos tribunaux et les bones de leurs prétentions, quel ami de l'humanité n'applaudiroit à vos courageuses révolutions! Mais convenez qu'elles ne vous ont pas été inspirées par l'excès des maux dont une main mal assurée vient de vous ébaucher l'esquisse, et que si votre ministère plus adroit ou plus heureux n'eut pas été forcé par le désordre de vos finances à vous demander de nouvelles contributions, vous eussiez peut-être supporté, quelques siècles encore, les maux qui tout-à-coup vous ont paru intolérables.

J'aurois voulu, je vous l'avoue, un motif plus noble à votre révolution. Je parcours toutes celles qui en Europe ont renversé le trône des tyrans. Je les vois opérées par la seule exaltation des sentimens généreux,

A Rome, un outrage sanglant fait à la plus respectable des vertus, décide l'expulsion des Rois. Deux siècles après, un outrage semblable provoque celle des décemvirs. Vous vous rappellez ce qui décida l'affreux massacre des vêpres Siciliennes. C'eſt une oppression universelle qui rend le Portugal indépendant de l'Espagne, qui enfante la liberté chez les Hollandois, chez les Suisses, chez les Américains, qui va l'enfanter dans les Pays-Bas-Autrichiens. Je regrette que vous n'ayez pas obéi à des motifs que préconisent tous les défenseurs des droits de l'homme, et qu'excusent même les fauteurs de la tyrannie : Je tremble que vos neveux qui apprécieront de sang-froid votre révolution ne disent :

« Les François avoient supporté cinquante ans les hauteurs despotiques de la cour de Louis XIV. L'éclat de son règne les éblouissoit au point de les aveugler sur leurs chaînes. Ils ont souffert sous son successeur qu'une maîtresse impérieuse disposant des emplois et des graces, nommât des ministres qui avilissoient leur gouvernement, des généraux sous lesquels se déshonoroient leurs armes ; et à peine leur dépit osoit-il s'exhaler en vaudevilles. Ils ont été plus loin ; une courtisanne placée sur les marches du trône, proscrit des ministres estimés de la nation, soutient des ministres flétris et pervers ; du fond de son boudoir infâme disperse, dans les déserts aux extrêmités du royaume, ceux que la nation regardoit comme ses dieux tutélaires ; et ils se bornent à de vains murmures ;

et dans leur juste indignation, ils n'ont pas renversé et l'autel profané et la scandaleuse idole. Leur patience se lasse enfin, mais à quelle époque ? C'est lorsqu'un monarque simple dans ses mœurs, modéré dans ses principes, bon par excellence, à la suite d'une guerre qui a mis le comble aux désordres de leurs finances, leur propose les moyens de le réparer, accueille les conseils, cède aux oppositions. Seroit-ce donc à la seule surcharge des impôts que nous devrions les mouvemens de courage et de patriotisme qui ont produit notre régénération et notre bonheur? Ah si quinze ans plutôt, ils eussent conçu ce généreux dessein, ils n'auroient pas plus de titres à notre reconnoissance, ils en auroient davantage à notre admiration! »

Mais n'importe, FRANÇOIS! en attendant les hommages de la postérité, nous ne vous refuserons pas les nôtres. Nous ne vous jugerons pas trop sévèrement sur les causes, si les effets justifient l'enthousiasme avec lequel vous célébrez votre ouvrage. Il est quelque héros qui dans leur brillante carrière ont été mûs par des passions moins nobles que leurs exploits; ils n'en vivent pas moins dans l'histoire.

Nous venons de voir d'où vous êtes partis; voyons avec la même impartialité où vous êtes à présent.

CE QUE VOUS ÊTES.

Je commencerai par vous avouer que pour élever un édifice moins imposant que solide, l'assemblée de vos architectes m'a paru dès le premier jour trop animée, trop nombreuse, trop tumultueuse, trop dominée, sur-tout par l'influence des spectateurs, dont un silence religieux auroit dû enchaîner les langues, s'il n'eut pas été beaucoup plus prudent encore de les bannir entièrement d'une enceinte où ils auroient dû vous laisser seuls avec vos instructions, vos lumières et votre conscience : qu'a produit leur présence? Elle a étouffé la voix modérée de la sagesse; elle a excité les accès du fanatisme populaire. Elle a fait ressembler la salle de vos représentans à ces théâtres, où un parterre indiscipliné demande à grands cris de fortes émotions, et où les auteurs, les acteurs pour conquérir son suffrage, secouent et les entraves de l'art dramatique, et les loix du goût, et le joug des bienséances.

La raison plus que le génie devoit présider à vos travaux; c'étoit elle sur-tout qu'il falloit favoriser, encourager et consulter. Eh comment la raison pouvoit-elle affronter les clameurs, les injures d'un auditoire tumultueux? Comment dans son langage réfléchi, dans sa marche mesurée, pouvoit-elle balancer les élans de l'enthousiasme, les lumières avides de s'épancher, les talens

brillans empressés de se montrer au grand jour. J'oserai le dire, on doit se méfier du génie pour tout ce qui doit être d'une *utilité* durable. Qu'il conçoive, qu'il exécute le plan d'un poëme épique, d'un tableau, d'une campagne savante, à la bonne heure. Là il dispose de la nature et des hommes. Il exerce sur eux une violence passagère. Il commande aux circonstances; il franchit les obstacles, et son audace est souvent le gage de ses succès. Il n'en est pas de même quand il faut composer avec le cœur de l'homme, avec ses passions, avec le caractère, avec les mœurs d'une nation. Là c'est la sagesse, la froide réflexion qui doivent être les ordonnateurs et les exécuteurs. Non, ce n'est pas dans les accès d'un zèle fanatique, ce n'est pas en imaginant des types de perfection, que l'on parvient à former l'homme individuel, ni à organiser un gouvernement. C'est dans la force de leur génie que Platon et Jean Jacques ont été puiser les modèles, l'un de sa république, l'autre de son élève. Qu'en est-il résulté? de sublimes chimères. Un lieutenant de police éclairé par sa seule expérience, une mère de famille, guidée par sa seule tendresse, peuvent en démontrer l'illusion.

Voyez d'un autre côté la marche qu'ont suivie les plus habiles législateurs, Moyse, Confucius, Solon sur-tout. Ils ont étudié le caractère de la nation, qu'ils avoient à former, et c'est d'après lui qu'ils ont rédigé ses loix et

son

son gouvernement. On connoît le mot de Solon : « *Je n'ai pas fait pour les Athéniens les meilleures loix qu'on pût faire, mais les meilleures dont ils fussent susceptibles.* Un procédé différent me rappelle l'affreuse invention du lit de Busiris.

Vous faut-il d'autres autorités, FRANÇOIS ? j'en puiserai encore une chez les anciens, nos maîtres dans tant de genres, qui ne nous ont rien laissé à dire dans aucune des choses qui ne tiennent pas aux découvertes modernes. *Si par la force de votre génie*, disoit un philosophe Grec, *vous pouvez concevoir le plan d'une constitution sans défaut, il faudra qu'une raison supérieure vous persuade qu'un tel plan n'est pas susceptible d'exécution, ou s'il l'étoit par hazard, qu'il ne conviendroit pas à toutes les nations.*

Cet arrêt convient si bien à votre position, François, qu'on le rangeroit parmi ces prédictions faites après coup, si on ne le trouvoit pas en propres termes dans la politique d'Aristote (1).

Non, malgré vos qualités brillantes, malgré les progrès des lumières et de la philosophie, vous n'étiez pas faits pour la constitution que vous venez de vous donner. Je dis plus, elle ne pourroit convenir à aucune nation

---

(1) *Voyez* Anacharsis, t. IV, chap. LXII.

moderne. Les peuples sont trop vieux ; les traits de leurs mœurs sont trop prononcés ; ils se touchent de trop près ; ils ont trop de relations entre eux. Le sage qu'a enfanté votre cerveau devroit être sans passions, sans habitudes de l'enfance, et vivre isolé au milieu d'un désert. Et vous vivez entourés des nations le plus éclairées de l'Europe ; et vous les attirez dans votre sein! Le commerce, les lettres, la politique vous en rapprochent, et vous croyez pouvoir cultiver ces liaisons contagieuses sans inconvéniens pour votre pureté angélique ! En vous voyant former vos admirables conceptions de perfection, je me figure une jeune fille élevée par une mère sage et circonspecte ; elle est revêtue des charmes qui attirent, et de la décence qui impose ; à l'abri des dangers, sous la garde de son institutrice, elle sourit, elle insulte presque aux naufrages dont elle est témoin. Elle est lancée à son tour sur cette mer couverte d'écueils. Ses jeunes passions s'éveillent, les séductions l'assiègent, ses principes rigides s'apprivoisent, et bientôt ce petit chef-d'œuvre de vertu n'est plus qu'une femme.... comme il y en a tant en France, en Suède et ailleurs.

Je regrette donc, augustes législateurs, je regrette avec toute l'Europe impartiale, que vous ayez pris un vol si sublime. La perfection n'est à aucun égard, faite pour l'homme, et sur-tout pour l'homme civilisé, pour l'homme en société. On concevroit encore que les Stoïciens, que les Chrétiens aient pu, avec quelque espoir de succès,

a proposer à l'individu. Celui-ci pour y tendre n'a pour ainsi dire à faire qu'avec lui-même. Il n'a qu'à combatte ses propres passions. Dans un gouvernement, la perfection trouve en son chemin les passions de tous, irritées par leurs conflits, propagées par leur contact. Et vous avez réveillé ces passions les plus actives à l'instant même où vous aviez besoin de leur calme. Vous avez excité la jalousie des pauvres contre les riches, des inférieurs contre les supérieurs; l'impatience de tout joug, même le plus léger chez les uns, et chez les seconds, le dépit d'être dépouillés de leurs droits légitimes ou non, consacrés par une longue possession, chez *tous* l'envie et l'espoir de dominer; et c'est ce moment là que vous choisissez pour commander à *tous*, l'abnégation d'eux-mêmes en faveur de la patrie, l'impartiatité dans leur choix, la docilité aux loix. Vous leur prêchez la paix, et vous armez leurs bras! La concorde, et vous semez entre eux la zizanie! L'ordre, et vous renversez toutes les bases sur lesquelles il portoit!

Voilà, FRANÇOIS, ce que vous n'auriez pas fait, si la raison seule avoit dicté votre constitution. Vous invoquez la NATURE à l'appui de vos décrets. Vous réintégrez, dites-vous, l'homme dans tous les droits qu'il tient d'elle, mais la NATURE est un peu comme la bible; on y trouve des argumens en faveur de toutes les hérésies. La nature, selon vous, a créé les hommes égaux. Nos institutions perverses ont détruit cette égalité; rétablissons là, mais ne seroit-on pas également fondé à vous dire : la nature a formé

les hommes très-inégaux en figures, en talens, en qualités du cœur et de l'esprit. Mais aussi cette même *nature* ne fait point de sauts brusques. Que de nuances intermédiaires, entre le roi des airs, et la *moule* qui végéte immobile sur nos rivages, entre Linnée et le plus stupide hottentot!

Sa marche, par gradations insensibles dans le monde physique, comme dans le monde moral, est si visiblement prononcée, que par-tout où nous appercevons entre deux classes de la création, une vaste lacune, nous en accusons, non son erreur, mais notre ignorance. Eh! croyez-vous qu'une nation, où depuis le souverain jusqu'au sujet le plus obscur et le plus inutile, tous les rangs seroient variés à l'infini, distingués par des nuances imperceptibles, où chacun d'eux, loin d'écraser de sa supériorité, celui qui le suit immédiatement, tendroit à se fondre avec lui; croyez-vous, dis-je, qu'une pareille nation ne pourroit pas dire aussi qu'elle a pris *LA NATURE* pour modèle! et la vôtre, FRANÇOIS, n'étoit-elle pas à-peu-près formée sur ce modèle?

J'y voyois, avant le bouleversement que vous venez d'opérer, d'abord le monarque; après lui, les premiers de sa famille que vous appelliez *fils de France*, et qui, au-dessous *de la Majesté*, se croyoient cependant au-dessus de *l'altesse royale*, puis *les princes du sang*, parmi lesquels même il régnoit une sorte d'hiérarchie. Directement après eux venoient quelques *grandes maisons*, autrefois souveraines, avec lesquelles ils ne dédaignèrent

pas de s'allier; ensuite *d'autres maisons non moins illustres*, mais toujours sujettes, chez lesquelles les plus grandes dignités étoient comme héréditaires; ce que vous appelliez des *gens de qualité*, qui, par des gradations presqu'insensibles, se perdoient dans la classe *des gens de condition;* immédiatement au-dessous de ceux-ci, les *nouveaux gentils-hommes*, qui s'asseoyent, après quelques générations, dans la classe précédente; venoient ensuite les *ennoblis*, tirés de la classe des plébéïens, la plus distinguée par l'éducation et la fortune; et dans cette classe, que vous prétendez avoir été jusqu'ici tant avilie, que de subdivisions encore depuis les premières places de la magistrature, qui ne donnoient pas la noblesse, jusqu'au plus obscur artisan, au mendiant ou vagabond. Quoique vous en disiez, FRANÇOIS, je n'ai pas vu qu'aucune de ce, classes pesât avec tant d'orgeuil sur la suivante. De proche en proche, elles s'allioient toutes, ou par des mariages ou par les relations de société et même d'intimité. Je ne voyois de bien marqué, que la distinction entre les riches et les pauvres, qui subsistera en dépit de vos admirables institutions, tant qu'il y aura dans le cœur de homme un penchant vers la vanité; tant qu'on attachera parmi vous de l'importance aux jouissances du luxe, c'est-là-dire, tant que vous aurez du commerce, de l'industrie, des fabriques, toutes ces choses enfin sur lesquelle les nations modernes fondent leur prospérité.

Avant de rétablir parmi vous cette égalité primitive,

modifiée par les seuls talens et les seuls vertus, il eût fallu changer vos mœurs, vos opinions, et jusqu'à l'esprit de votre langue........ révolution pour laquelle l'assemblée la plus éclairée, la plus impérieuse de l'univers sera toujours impuissante; révolution que pourroit amener seulement, et avec une extrême lenteur, le tems et les circonstances. Vous avez aboli tous les ordres. Dans l'esprit de cet arrêt, le fils d'un duc et pair n'est pas plus aux yeux de la nation que le fils d'un chaudronnier. Cela est vrai, de toute vérité, aux yeux de l'être suprême; cela doit l'être aux yeux de la loi. Mais sous tous les autres rapports, combien de modifications doit subir cette égalité! Jamais vous n'empêcherez que le premier moment de fermentation passé, le citoyen opulent, portant un nom qui vit dans l'histoire, ou même qui n'est connu avantageusement que dans son canton, occupant une habitation somptueuse, passant pour avoir du crédit auprès des dispensateurs des graces; jamais, dis-je, vous n'empêcherez qu'un tel citoyen ne soit considéré par ceux qui l'approcheront, et si vous êtes parvenus à exciter une insurrection passagère contre cette classe distinguée par ces caractères extérieurs, on se lassera de la confusion qui en résultera, et chacun se remettra à sa place. Pourquoi donc provoquer des orages, dont l'utilité est au moins douteuse, et dont les inconvéniens sont inévitables! Comment allez-vous chercher le retour de l'ordre dans le désordre même? Si le suprême moteur vouloit corriger quelques imperfections que nous

croyons appercevoir dans l'univers, pensez-vous que pour cela il le replongeât dans le cahos ?

Pour vivifier les campagnes, étoit-il nécessaire de rendre odieux ceux qui y jouoient le rôle principal! Il falloit au contraire les y attirer, les y fixer par la considération, par une influence que la loi eût empêché de dégénérer en oppression. Ah! si au lieu d'armer les vassaux contre les seigneurs, vous eussiez rapproché les seigneurs des vassaux, au risque même de rendre les uns plus respectés et les autres plus respectueux encore (pardonnez-moi ce blasphême), je crois que le bonheur des uns et des autres y eût gagné plus qu'à cette régénération convulsive, dont l'effet (jusqu'ici du moins) n'a été que d'humilier et d'aigrir ceux qu'on eût pu continuer d'honorer sans avilissement, et de déchaîner contre eux ceux qui ne peuvent être utiles et même heureux dans l'indépendance.

Qu'ont produit vos idées exagérées d'égalité? Elles ont révolté le peuple contre ses protecteurs. Il regarde leurs droits honorifiques, leurs propriétés même, comme des usurpations. Leurs bienfaits ne lui paroîtront plus que des restitutions. Vous avez brisé le lien doux et modéré de la reconnoissance, dont les tributs encouragent la bonté, vous avez enlevé aux vertus les plus précieuses, leur mérite et leur récompense.

Vos principes sont presque tous sublimes et vrais; mais en les posant, il falloit vous-même en diriger l'application, et prévenir ainsi leurs fausses interprétations. Vos

voulez que désormais le crime seul puisse avilir. Quel est l'être pensant, jaloux de la dignité de l'homme, qui n'applaudisse à ce vœu! Mais à vous entendre le former, on croiroit que tout ce qui ne faisoit pas partie de ces classes privilégiées, que vous avez proscrites avec tant de dépit, étoit réputé vil. Dans quel orgueilleux sénat a donc été portée cette sentence infamante, pour ceux-là seuls qui l'auroient prononcée? Quoi! avant vos decrets, un avocat éclairé, qui défendoit la veuve et l'orphelin, qui protégeoit votre honneur et vos propriétés, un juge inférieur qui administroit la justice avec intégrité, un notaire que vous rendiez dépositaire de votre confiance la plus intime, un honnête artisan, même, dont le travail assuroit la subsistance de sa famille, et contribuoit à la richesse publique! quoi, dis-je, tous ces citoyens estimables étoient, aux yeux de l'insolente aristocratie, des êtres *avilis!* et il falloit vos décrets pour les venger de cette atroce injustice! Non, non, vous ne persuaderez à aucun de ceux qui ont vu votre nation de près, quelle ne fut venue à ce degré de perversité, à ce renversement de tous les principes de la raison.

Il y avoit parmi vous, FRANÇOIS, moins des inégalités que des distinctions, et des distinctions d'autant moins choquantes, que les moyens de les acquérir étoint de proche en proche à la portée de toute les classes.

Aujourd'hui vous voulez que franchissant toutes les intervalles, un citoyen qu'on en croira digne, sera promu

aux places les plus distinguées ; quel vaste champ vous ouvrez à la brigue, et j'ose dire aux injustices! Plus les concurrens seront multipliés, plus les intrigues seront tumultueuses, plus les préférences seront choquantes, plus les jalousies seront envenimées.

Les talens, dites-vous, *et les vertus seront désormais les seuls titres*.

Institution admirable, si ces titres pouvoient toujours se reconnoître à des signes infaillibles ; si l'équité, si la froide raison étoient seules admises à les apprécier, s'il n'y avoit pas des talens obscurs, plus utiles souvent que ceux qui brillent, s'il n'y avoit pas des vertus modestes, qui manquent de courage ou d'occasion pour se manifester.

Vous savez d'ailleurs par expérience, quels sont les moyens de conquérir les suffrages, lors même qu'on ne peut pas les acheter ; que dans des assemblées nombreuses, l'intrépide loquacité, l'étalage de principes exagérés, sont facilement pris pour le talent ; que l'ostentation hypocrite de sentimens généreux, servant de marque à l'ambition, éblouit et subjugue souvent plus que la vertu même.

C'est ainsi que Spurius Mœlius ; c'est ainsi que les Grecques séduisoient le peuple romain par leur popularité, pour le mieux assujettir. C'est ainsi que parmi vous, françois, on a vu quelques citoyens distingués par leur naissance, mais de principes au moins équivoques, se rapprocher du peuple avec une affectation qui eût paru suspecte dans toute autre circonstance. Le peuple s'y est mépris : il a vu des défen-

seurs zèlés et purs dans ceux à l'ambition desquels il servoit de marche-pied. On l'éblouit en ce moment par le déployement magnifique de la plus parfaite des constitutions. Il prête sa force et son activité à ceux qui, sous prétexte de faire expier au despotisme ses vexations, veulent assouvir leur animosité particulière. Qu'il se rappelle la fable du cheval qui veut se venger du cerf, ou sans lui citer des exemples allégoriques, qu'il se rappelle ma patrie. Le parti aristocratique (1) triomphoit depuis le règne de la reine Ulrique Eléonore. L'autorité royale étoit presque anéantie sous l'autorité des états. Ses efforts impuissans pour se rétablir, n'avoient produit que des conspirations, dont les complices avoient péri du supplice des criminels. Arrive un jeune roi plein d'ardeur, d'éloquence et d'adresse : il trouve les esprits las du joug des représentans du peuple : il persuade sans peine qu'un roi vaut encore mieux que

---

(1) C'est celui qui meritoit cette qualification. C'étoit bien un corps de citoyens puissans, ligués pour opprimer le reste de la nation. Il n'y a jamais eu rien de pareil chez vous, FRANÇOIS, et dans ce moment, avec quelle aveugle injustice vous prodiguez ce titre *d'aristocrate* ! il suffit pour cela de renier un seul de vos principes, quoique que d'ailleurs on adopte tous les autres. C'est ainsi que j'ai vu dans certain pays, des moines qui traitoient comme des athées, tous les catholiques qui ne regardoient pas l'immaculée conception de la vierge, comme un article de foi.

cent tyrans ; et d'esclave couronné il devient en un seul jour monarque presque absolu. L'ombre de la liberté survit cependant à cette révolution, nous conservons des états, qu'il dirige en feignant de les consulter. La zizanie se met entre eux. Il ne manque, ni des moyens, ni de dextérité pour l'alimenter. Il provoque l'insurrection (non de la populace comme en Hollande et en France ;) mais du peuple contre les grands, et depuis l'année passée, nous n'avons plus même les formes de la liberté.

Malgré tous les remparts, dont vous voulez entourer la vôtre, FRANÇOIS, voilà le cercle que vous parcourez plus ou moins rapidement, suivant l'adresse ou les fortunes de ceux qui vous dominent : vous voulez établir une sorte de démocratie, et deja une nouvelle aristocratie s'élève sur les débris de l'ancienne : deja je la vois dégénérer en oligarchie ; déja je vois votre nation plus faite qu'aucune autre à la monarchie, par sa légéreté, par sa docilité, par ses dispositions à aimer ses souverains, je la vois regretter, non ses anciens fers, non le despotisme mitigé, dont on lui a inspiré tout à coup tant d'horreur, mais la simplicité de sa constitution, qui, avec des entraves mises aux déprédations du fisc, et aux caprices du pouvoir ministériel, eût été encore la moins imparfaite, la plus solide de celles qu'on eût pu lui imposer.

Vous êtes loin en ce moment de cette simplicité : quelle complication effrayante dans les rouages de votre nouveau gouvernement! Le peuple le regarde comme son ouvrage,

et il faudra que sans cesse il y porte la main; mais la main du peuple est comme celle des enfans; elle détraque, elle brise bientôt les machines délicates qu'on lui confie. Il se ressemble dans tous les pays et dans tous les siècles. Après s'être élevé au niveau des patriciens, son inquiète, son aveugle activité ne s'en tiendra pas là : elle enfantera le retour des tyrans. Comme les grecs, les romains, et les Anglois, le peuple françois aura ses Pisistrates, ses Lysandres, ses Sylla, ses Cromwels. Plus vous l'avez poussé vers la perfection de la liberté, plus vous l'avez rapproché de ses excès. Vous lui avez fait sentir sa force, vous l'avez armé de pouvoirs, croyez qu'il ne tardera pas d'en abuser. Que dis-je! il en abuse déja : vous avez pu le créer libre, mais vous ne pouvez le créer docile : il accueille vos décrets quand ils flattent en lui le goût de l'indépendance : il les élude, il les viole, quand ils lui commandent l'ordre : je tremble qu'il ne les respecte bien moins encore, quand ils lui commanderont les impôts.

Peu vous aura servi, FRANÇOIS, de vous être reconstitués à l'époque où les lumières chez vous étoient les plus universelles; d'abord ne vous êtes vous pas exagéré cette universalité ? je crois, moi, avec bien d'autres étrangers, qu'il y a encore beaucoup d'ignorance parmi votre peuple. Pour être éclairé, il ne suffit pas de mépriser les moines, et de se moquer de l'enfer, il ne suffit pas d'être immoral sans remords; d'ailleurs prenez bien garde que les lumières, même les véritables, loin de calmer les passions, ne font qu'exciter leur activité : par-tout où elles ré-

gnent, ces lumières, chacun s'érige en législateur et en juge; remarquez que vos armées composées en grande partie de soldats raisonneurs, sont les moins disciplinés de l'Europe, et peut-être les moins disciplinables; remarquez que les romains constitués par Numa, les Athéniens par Solon, les Lacédémoniens par Lycurgue, n'étoient pas les Romains éclairés du siècle d'Auguste, ni les Grecs éclairés du siècle de Périclès : peut-être qu'à l'appui de cette vérité surannée, que les extrêmes se touchent; on pourroit dire que l'excès de lumières comme leur absence absolue, rend une nation plus propre à l'esclavage qu'à la liberté : que par des raisons contraires, la nation très-éclairée, et celle qui ne l'est pas du tout, sont également incapables d'une constitution combinée avec trop d'art : chez l'une tous les individus y croient trouver des imperfections, et tendent sans cesse à la modifier; chez l'autre, ils n'en sauroient saisir l'esprit et les avantages, et ils la renversent parce qu'ils n'ont pas la faculté de l'apprécier, et de s'y affectionner.

La vôtre, François, pêche par cette perfection même dont les lumières et les passions ne sauroient s'accommoder. Elle ressemblera, je le crains, à ces modèles, des machines très-ingénieuses, qu'un habile artiste a conçues; mais qu'aucun artisan ne peut exécuter, et qu'on conserve dans un musée pour être l'admiration et le désespoir des amateurs de l'art.

J'apperçois sur-tout une influence trop immédiate, trop continue du peuple, sur les opérations du gouvernement. Vous voulez qu'il se mêle de tout; vous voulez qu'il

choisisse ses municipalités, ses représentans dans les districts, dans les départemens à l'assemblée nationale. Sans doute vous allez lui confier l'élection de ses juges, de ses prélats, de ses curés. C'est du moins une conséquence immédiate de vos principes, sur le pouvoir ministériel. Mais qu'arrivera-t-il? Au lieu de ma réponse, écoutez l'arrêt d'un de vos grands poëtes; car chez vous des beaux vers peuvent être des autorités; entre autres avantages, vous avez celui d'avoir paré d'un sublime langage les maximes les plus saines de la philosophie, de la morale et de la politique. Ecoutez donc le père de votre théâtre.

Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte,
Jamais de la raison la voix ne se consulte;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée au plus séditieux.

Voilà ce qui vous arrivera, FRANÇOIS; voilà ce qui vous arrive déja. Ceux qui flattent le peuple, ce sont ceux-là qui le gouvernent; la flatterie est la première des corruptions, la plus sûre, celle dont on se méfie le moins; elle conduit insensiblement à la plus vile. Vous n'en êtes pas encore là, vous y viendrez comme les Anglois. Ces insulaires, fiers et généreux, jaloux de leur liberté jusqu'à la frénésie, se font payer par ceux qu'ils chargent de la défendre; et ceux-ci à leur tour se font payer pour ne pas la défendre. Par-tout où il y a concurrence de vendeurs et d'acheteurs, les marchés se concluent. Dans le commerce proprement ditt

lorsque les marchandises sont rares, les vendeurs attenden, et vendent au plus offrant. Quand elles abondent, ils offrent et vendent au rabais. La vénalité des places suivra la même marche.

Tous les citoyens que vous nommez *actifs*, enflammés encore quelque tems du beau feu de la liberté, n'accorderont leurs suffrages qu'à ceux qui se distingueront par leurs sentimens populaires, réels ou simulés. Ce moyen de le séduire devenant commun à tous les concurrens, ils en imagineront de nouveaux; celui-ci éblouira une partie des électeurs par son langage doré; celui-là leur fera espérer des places pour eux ou pour leurs enfans; un troisième flattera la vanité de quelques-uns par l'apparence de son intimité; un quatrième affectera de la déférence pour les lumières de quelques autres; de-là une intrigue générale, sourde dans ses menées, mais sûre dans ses effets. L'adresse subjuguera la bonne foi, en attendant que l'opulence séduise la cupidité.

Dans l'hypothèse la plus favorable, le moindre inconvénient de vos élections tant multipliées, sera de tenir la brigue dans une activité continuelle. Elle étoit reléguée dans les cours. Vous la transplantez dans toutes les villes, dans tous les hameaux; rappellez-vous à combien de troubles donnèrent lieu les élections dans la primitive église, où les mœurs des fidèles étoient encore pures, où la religion dans sa première ferveur laissoit moins de jeu aux passions humaines. Suivez cette forme des élections à travers les siècles du moyen âge. Voyez les

candales que causèrent celles des papes, celles des évêques. Nous apprenons, par les mémoires du tems que sous François I, les élections étoient devenues une simonie publique, qui élevoit aux premières places ceux qui avoient le plus de moyens de les acheter, et que ce fut une des raisons principales qui firent substituer le concordat à la Pragmatique. Vous retrouverez les mêmes abus dans les élections qui subsistent encore, dans celles des papes, où au lieu du Saint-Esprit, domine souverainement l'influence des puissances catholiques; celles des rois de Pologne, dont chacune est l'époque d'une guerre civile; celle des prélats de l'Allemagne où les électeurs intimidés ou séduits obéissent docilement à l'impulsion de quelque voisin puissant, celle de l'empereur lui-même, qui n'est depuis long-tems qu'une vaine simagrée, et qui n'empêche pas que depuis plus de 350 ans, le trône impérial ne soit comme héréditaire dans la même maison. Que sont les diétines en Pologne? De véritables champs de bataille; que sont en Angleterre les assemblées électorales des bourgs et des comtés? De véritables encans.

Après tant d'exemples anciens et modernes, osez-vous, FRANÇOIS, attendre de vos élections multipliées à l'infini, le retour de l'ordre et du bonheur public? Si les hommes étoient sans défauts, sans passions, les élections seroient sans doute le meilleur moyen de remplir toutes les places dans l'ordre civil, militaire et ecclé-

siastique?

astique ; mais si alors ils n'auroient besoin ni de magistrats, ni de prêtres, ni de soldats.

Prenons donc les hommes tels qu'ils sont, et ne demandons pas des vertus angéliques à des créatures aussi bornées ; mettons-les en garde contre leurs propres foiblesses, et ne semons point sur leurs pas des germes de corruption. Croyez-vous que les François seront beaucoup plus grands, plus dignes d'estime, lorsqu'ils seront soudoyés par ceux qu'ils n'avoient pas choisis. Le chef-d'œuvre de la perfection seroit qu'ils ne fussent ni achetés ni opprimés ; et désormais ils seront peut-être l'un et l'autre.

Car ne vous y trompez pas : ces chefs de tous les ordres choisis avec des formes si religieuses, qui dans le premier tems auront tant de motifs, pour justifier la confiance qu'ils auront obtenu, ces chefs domineront, opprimeront à leur tour. L'exemple de tous les tems prouve que ceux qui gouvernent sont toujours vigilans, et ceux qui sont gouvernés, toujours faciles à s'assoupir : les premiers ont une marche lente et suivie, les seconds ne se meuvent que par secouses : ils s'en lassent à la fin, et aiment mieux s'endormir dans une sécurité dangereuse, que de veiller sans cessedans les allarmes, et cela est vrai, sur-tout, d'une nation où les professions variées à l'infini, occupent sans cesse l'attention d'une nation amante du repos, que demandent les sciences, les arts, le commerce, et des juissances qu'on puise à ces trois, sources d'une nation enfin qui renferme tant d'épicuriens, dont

la philosophie douce s'effraye facilement des orages de la liberté. La commotion universelle qu'elle vient d'éprouver ; ne peut s'alleguer contre cette observation ; c'est un état violent et passager qu'ont amené des circonstances extraordinaires : il doit cesser avec elles.

Il a enfanté de grandes choses sans doute : elles exciteront l'admiration de la postérité, quand même il n'en parviendroit qu'une partie jusqu'à elle : elles lui prouveront qu'une nation qu'on croyoit amolie par le luxe, avilie par le despotisme, a été capable des plus beaux mouvemens de liberté et de patriotisme ; mais la postérité croira peut-être avec les peuples étrangers, que l'enthousiasme des François les a portés trop loin : elle regardera peut-être la constitution qu'ils ont produite dans l'exaltation de leurs sentimens, comme un testament *ab irato*, dont les héritiers même se font scrupule d'adopter toutes les clauses, et dont la justice prononce la cassation.

Je m'explique, FRANÇOIS : ne pourra-t-elle pas dire que l'animosité a dicté la plupart des décrets de vos législateurs ? si j'osois anticiper sur ses jugemens, je vous demanderois, que signifie cet acharnement contre les nobles, contre les financiers, contre les prélats, contre tous les dépositaires de l'ancienne autorité ? On diroit que tous indistinctement ont été les complices des crimes politiques que vous voulez venger. Je croyois, moi, qu'il avoit manqué à beaucoup d'entr'eux la faculté, à beaucoup d'autres la volonté de vous opprimer. Ne pouviez-vous mettre les coupables dans l'heu-

reuse impuissance de l'être à l'avenir sans les affronter, sans les dépouiller, sans les persécuter ? Vous avez eu à vous plaindre de l'esprit de corps, vous le supposez par-tout, et par-tout vous cherchez à en arracher jusqu'aux racines. Vous ne tarderez pas à vous appercevoir de l'impuissance de vos efforts.

Vos nouveaux tribunaux, de quelque manière que vous les formiez, ne tarderont pas à être imbus des mêmes sentimens que les anciens.

Vous pensez que le clergé n'aura plus d'esprit de corps, parce qu'il ne formera plus un ordre à part, parce qu'il n'aura plus ses assemblées particulières; mais il l'avoit cet esprit, avant l'époque où ces assemblées commencèrent à être périodique : mais il l'avoit conservé malgré une interruption de cent soixante-quatre ans, dans la convocation des états-généraux; mais la noblesse n'avoit pas fait corps depuis l'année 1614, et loin d'être animée du même esprit, elle étoit divisée en classes, dont les unes portoient envie aux autres, et en étoient dédaignés; vous venez peut-être de prendre le véritable moyen de les réunir sous une banière commune.

Vous voulez détruire, même l'esprit de provinces; mais vous ne ferez jamais qu'un languedocien se croye un picard, et que le premier prenne autant d'intérêt aux fabriques d'Abbeville qu'à celle de Carcassone : d'ailleurs, doutez-vous que bientôt l'esprit de départemens ne s'élève sur les ruines de l'esprit de provinces. Déja je lis que quel-

ques uns de ces départemens, avant même d'être organisés, se disputent les cantons qu'ils croyent le plus à leur convenance : voilà donc déja ce vœu de s'aggrandir aux dépens de son voisin, le voilà qui s'exprime à l'époque même où votre patriotisme paroît à son comble. Quelle est la source de ce vœu? est-ce l'esprit public, non, c'est ce même esprit de corps, ce protée qui ne quitte une forme que pour se produire sous une autre.

Malgré vous il regnera par-tout, où un certain nombre d'hommes seront réunis sous la même livrée, et tendront vers un même objet. Perdez l'espoir de l'anéantir. Bornez-vous à le diriger vers un but utile. J'invoque en sa faveur LA NATURE. Cette *nature* au nom de laquelle vous proclamez vos décrets. C'est elle qui a voulu de toute éternité que nous fussions d'abord attachés à nous mêmes, puis à notre famille, ensuite au corps dont nous faisons partie, et enfin à la patrie dont nous sommes membres; aucune institution ne peut intervertir cet ordre d'une manière durable. La plus parfaite est celle qui réussit à confondre ces divers affections dans un sentiment commun, celle où l'égoïsme, par exemple, trouve ses jouissances dans les sacrifices qu'il fait à sa patrie.

Eh ne le retrouvons nous pas, cet égoïsme jusques dans les généreux efforts que consacrent les régistres de votre assemblée nationale, où sont les contributions patriotiques, pour lesquelles on a gardé l'anonyme; par-tout je vois leurs auteurs nommés; par-tout au moins les corps, les

communautés veulent que la patrie, en recevant le bienfait, connoisse ses bienfaiteurs ; et je ne crois pas vous outrager, FRANÇOIS ! en supposant que les offrandes que vous avez à l'envi déposées sur ses autels, se seroient réduites à peu de chose, si un profond mystère avoit dû dérober leurs auteurs aux hommages de leurs concitoyens.

Ne vous acharnez donc pas, je vous le répéte, à poursuivre l'esprit de corps : non seulement il est incurable, mais souvent il est précieux. Dans la carrière des dangers sur-tout, il est un des stimulans de l'héroïsme ; on lui doit plus d'un prodige de valeur. Vos régimens de champagne, de Navarre, d'Auvergne, et tant d'autres seroient-ils tentés de cueillir de nouveaux lauriers, si vos annales, sans les nommer, eussent attribué vaguement leurs exploits à la nation françoise ?

C'est sur-tout dans votre marine, le principal soutien de votre gloire au dehors, que subsiste, que subsistera toujours cet esprit de corps auquel vous auez déclaré la guerre, quoi qu'il ait ses inconvéniens sans doute, quoi qu'il se lie à cette arrogance dédaigneuse que l'on reproche à vos braves marins ; malheur à vous, FRANÇOIS, si vous parveniez à l'anéantir : c'est bien assez de les traiter en ce moment avec une rigueur que les circonstances seules peuvent excuser ; mais de grace n'y joignez pas l'humeur et l'animosité. Votre sagesse doit tendre à rallier à vos drapeaux tous les ordres de citoyens ; abstenez-vous de toute démarche qui pourroit les en écarter ; il est des torts d'un certain

genre qu'il faut savoir dissimuler. Il est des corps dont l'orgueil délicat se blesse facilement, pour qui l'équité sévère est un outrage; si vous voulez qu'on se façonne, qu'on s'affectionne à votre joug, ne commencez pas par le rendre trop pésant. On croiroit n'avoir rien gagné au change, et on saisiroit le premier prétexte pour le secouer.

Déja vos opérations ont été douloureuses, pour trop de citoyens : si elles ont été *toutes* sincèrement applaudies, ce n'est peut-être que par cette portion du peuple la plus nombreuse par-tout, qui obéit sans réflexion aux impulsions qu'on lui donne, qui aime les nouveautés, qui confond la liberté avec l'indépendance absolue. Le moment va venir où vous réprimerez les excès auxquels il est livré, où il apprendra avec étonnement, peut-être avec dépit, qu'il a encore des maîtres, que ces charges auxquelles il s'est soustrait avec tant d'empressement à la première nouvelle de vos décrets, doivent être remplacées par d'autres, qui ne lui paroîtront pas moins pésantes. Ménagez-vous auprès de lui pour cette époque, des avocats éclairés, qui plus rapprochés de lui pourront lui faire goûter les leçons de la sagesse, du patriotisme bien entendu. Songez que vous les trouverez ces *avocats* dans les *nobles*, que vous avez dépouillés de leur prérogatives, dans *ces cours souveraines* que vous allez refondre, dont vous allez circonscrire les ressorts, dans ces *militaires* dont plusieurs de vos décrets combattent l'esprit et les prétentions, dans ces *financiers* dont vous annéantissez les projets de fortune, dans ces *pré-*

tres de tous les ordres dont l'intolérance réligieuse gémit, au moins secrettement, de celui de vos décrets qui nous fait le plus d'honneur.

LÉGISLATEURS DE LA FRANCE, les griefs de ces différentes classes ne sont pas communs. Plusieurs triomphent de ce qui fait le désespoir des autres : mais en continuant d'accumuler les sacrifices douloureux, les sacrifices que la nécessité ne commande pas absolument, vous courez risque de les réunir contr'elles, contre vous-mêmes, et de voir renverser par leur alliance, le superbe édifice que nous admirons.

Vous le dirai-je, *François* ! je crains que vous ne vous soyez laissés éblouir par sa magnifique ordonnance, sans vous occuper assez de sa solidité. Les fondemens ne sont pas assez profonds; ils sont recouverts par des décombres : ils recèlent des mines qu'il faut écarter avant tout. Déja diverses éruptions ont éveillé vos allarmes. Vous avez fermé quelques bouches du Volcan; mais les matières inflammables couvent encore dans ses entrailles. Il faut les extraire ou les éteindre, et vous les alimentez par vos persécutions inquisitoriales, contre le fantôme de l'aristocratie, par votre animosité contre un corps dont vous pouvez détruire les prérogatives, l'existance civile, mais qui par ses principes, par ses prétentions cachées, par des signes de ralliement, survivra encore long-tems à votre arrêt de mort. Vous les alimentsz tout recemment, par la rigueur de vos procédés envers les pensionnaires de l'état : on les évalue à trente

mille. Tous sont allarmés ; tous rallient à leur cause de leurs parens, leurs amis, ceux qui nourrissoient les espérances que vous allez renverser : et quel fruit comptez-vous en retirer ? quand vous retrancherez cinq à six millions de trente-deux, dont on a dit que votre fisc est grevé pour ce seul objet, ce foible soulagement compenseroit-il les inconvéniens d'une mesure contre laquelle s'élève l'intérêt personnel, et j'ose dire l'équité ! oui *l'équité*.. C'est ainsi qu'en pensent les juges impartiaux, que vous avez au-delà de vos frontières. Vos rois jusqu'ici étoient les seuls dispensateurs des graces. A quelque titre qu'elles aient été acquise, vous leur devez, vous vous devez à vous-mêmes de respecter leurs engagemens. Prevenez pour l'avenir les prodigalités de la faveur : voilà ce que vous ordonne la sagesse, mais sanctionnez comme les autres dettes de l'état, les concessions même mal motivées, qui sont antérieures au pouvoir que vous venez de reconquérir. Voilà ce que commande l'équité ; jamais elle n'a donné un effet rétroactif à ses décrets.

D'ailleurs prenez garde de passer d'un excès à l'autre. Un des grands abus qui ont réveillé votre courageuse indignation, étoit cette profusion scandaleuse des graces pécuniaires distribués par la seule faveur. N'allez pas pour vous en venger, vous assujettir à une parcimonie qui convient à un état médiocre et pauvre. Il y a des dépenses d'éclat que l'austère économie doit respecter dans un grand empire : elles tiennent à sa considération, et font une partie

de sa puissance. Que ceux qui occuperont sous le nouveau régime des places distinguées conservent les moyens d'y déployer cet appareil qui impose à la multitude. Il seroit beau sans doute d'y briller par le mérite seul ! mais nous ne sommes pas auteurs des *Cincinnatus*. Vos mœurs sont trop polies pour être austères. Les jouissances du luxe sont trop répandus, et le soin même de votre prospérité vous ordonne de les encourager. Ne nous citez pas l'exemple moderne d'un grand monarque, qui, quoiqu'en salariant mesquinement tous ceux qu'il employoit, n'en étoit pas moins bien servi. L'ascendant de son caractère et de son talent, avoit mis le plus haut prix à son suffrage, dont les témoignages n'étoient pas une vaine formalité de bureaux. Et tout le monde ne partage pas avec lui le privilège de donner une grande valeur à cette monnoie imaginaire.

Mais ce seroit peu de fournir aux principaux agens de votre gouvernement les moyens d'entourer leurs places d'un certain éclat; il faut encore, il faut sur-tout les faire respecter.

Que veut dire cette sorte d'acharnement avec lequel vous entassez les mortifications sur la tête de vos ministres ? N'étoit-ce donc pas assez de les rendre impuissants ? voulez-vous encore les avilir ? En vérité, si une matière aussi grave pouvoit comporter la plaisanterie, je vous comparerois à des écoliers qui, dans un jour de saturnales, trouveroient une jouissance maligne à tourmenter ces pédagogues sous la férule desquels ils trembloient la

veille. Comment les traiteriez-vous, ces ministres, s'ils vous étoient odieux, si vous les teniez des mains du despotisme ! A vos procédés à leur égard, on ne devineroit assurément pas qu'ils sont de votre choix ; qu'en reprenant leurs places, ils ont cédé au vœu de la nation, exprimé par votre organe. En leur donnant cette marque éclatante d'estime, avez-vous espéré que leur reconnoissance vous seroit un garant de leur docilité et de leur patience ? Cela seroit bien peu généreux. Il vous reste à peine un simulacre de pouvoir exécutif ; et vous lui enlevez jusqu'à la considérotion qui pourroit au moins suppléer en quelque sorte à son autorité ! Un membre de votre assemblée, prête sans preuves, un propos séditieux à l'un de ces ministres : celui-ci le dèsavoue ; et le calomniateur triomphe encore ! et le calomnié n'a pas contre lui la ressource que les loix, dans votre ancien systême eussent offerte au plus obscur citoyen ! Un autre est outragé publiquement dans le sein de votre assemblée ; on lui prodigue des épithetes injurieuses que méritoient à peine vos *verres* passés ; et on lui fait presque un crime de sa sensibilité ; et le dénonciateur effronté én est quitte pour le mouvement d'indignation passagère qu'il excite ! Les membres de votre assemblée peuvent-ils donc tout impunément ! et après avoir anéanti tous les privilèges, se seroient-ils réservé celui d'être infaillibles et invulnérables.

Votre assemblée nationale voudroit-elle déja rivaliser

le parlement d'Angleterre, elle qui ne devroit aspirer qu'à servir de modèle. Qu'elle renonce au plutôt à cette puérile imitation; qu'elle la réserve du moins pour le tems où l'autorité exécutrice sera assez affermie, pour braver de pareilles atteintes, ou que la révolution qui s'opère dans votre constitution, en aura amené une dans vos mœurs. Jusques-là, que les agens de l'autorité soient respectés par tous les citoyens, et considérés même par le corps législatif; vous vilipendez, vous outragez vos ministres, et vous êtes étonnés qu'ils n'aient pas le crédit de faire exécuter vos décrets; vous les garottez, et vous leur faites un crime de ne pas agir (1).

Que vous dirai-je, FRANÇOIS, de la manière dont vous traitez, depuis huit mois, votrè excellent monarque! par quelle inconséquence dérisoire lui prodiguez-vous à la fois les éloges et les outrages! Vous lui arrachez les armes du despotisme dont il n'abusoit pas lui-même, mais dont on abusoit en son nom, et vous le proclamez: *restaurateur de la liberté publique*! Il le méritoit, ce nom, lorsqu'il convoqua les notables de votre royaume, pour s'aider de leurs lumières, pour concer-

---

Je me suis plus d'une fois rappellé à ce sujet, ce sultan de je ne sais laquelle de vos pièces de théâtre, auquel on présente un bouffon destiné à égayer son humeur sombre, et qui lui dit d'un air, et d'une voix à le faire trembler: *coquin, fais moi rire.*

ter avec eux les moyens de vous soulager. Il le méritoit, lorsque, plutôt de recourir à l'infâme banqueroute, qui en un seul jour eût soulagé les embarras de son fisc, il convoquoit les états-généraux, après une interruption de près de deux siècles. Il le méritoit, lorsque cédant au cri de la plus grande partie de sa nation, il la mettoit de niveau avec les ordres privilégiés, au risque des atteintes que pouvoit porter à son autorité cette classe de la nation, fière de ses lumières et de sa force, irritée contre ceux que des pinceaux exagérés lui peignoient comme ses oppresseurs! et vous le lui adjugez ce titre, lorsqu'il est pour ainsi dire traîné dans sa capitale, pour y sanctionner en tremblant les aveux que vous lui arrachez! lorsque la plus tumultueuse des insurrections l'enlevant au palais de ses ayeux, le force de venir établir sa résidence auprès de vous! lorsque vous obtenez violemment de sa terreur ce qu'il eût été si doux et si facile d'obtenir de son amour! lorsque la compagne de sa vie vient à peine d'échapper aux outrages les plus sanglants! lorsque ses gardes, massacrés ou dispersés, l'abandonnent à des mains fidèles et respectueuses sans doute, mais inconnues et par-conséquent peu propres à lui inspiser de la confiance; lorsqu'une immense capitale, ivre de liberté ou plutôt de licence, le garde comme prisonnier dans ses murs, et trouve dans cette captivité mal déguisée, un gage de sa docilité aux décrets qui vont achever d'anéantir son pouvoir; lorsque vous le forcez de ren-

voyer les ministres de son choix, et de reprendre ceux qu'il vouloit éloigner ; lorsqu'enfin ceux qui avoient embrassé sa cause sont fugitifs, proscrits, poursuivis comme des criminels, assurément ; lorsqu'*Adolphe Frédéric*, le dernier de nos rois, après avoir échoué dans la révolution que son successeur a heureusement opérée, rentroit dans les fers de notre sénat, et qu'il voyoit couler sur les échaffauds de Stockholm, le sang de ses malheureux amis, nul suédois dans l'ivresse de son triomphe, n'auroit eu la froide cruauté de le proclamer *le restaurateur de la liberté publique*.

Louis XVI le méritera sans doute, ce titre qu'on croiroit en ce moment décerné par la plus amère des ironies. Il lui sera confirmé par la justice et la reconnoissance. La bonté de son cœur, la simplicité de ses mœurs vous en répond. Mais que peut-il, hélas! dans ce moment sur *la liberté publique*, il n'a pas même sa *liberté personnelle*.

Qu'il est à plaindre, il n'a plus la faculté de vous rendre heureux, puisqu'il n'a plus celle de vous contenir dans ces bornes, au-de là desquelles il n'y a ni paix ni bonheur. La plupart des décrets de votre assemblée reste sans exécution. Chacun les interprête selon les caprices de son intérêt ou de son animosité. La France est en ce moment le contraire de cette congrégation respectable, dont le plus éloquent de vos orateurs sacrés a dit : *Tout le monde y obéit, et personne n'y commande.* Votre

commerce languit ; votre industrie n'aguères si active, a perdu des milliers de bras qui vont se vendre aux atteliers étrangers. Tandis que vous jettez le fondement de votre prospérité future, votre crédit reçoit chaque jour de nouvelles atteintes. C'est une véritable fatalité, FRANÇOIS, que cette coincidence de l'époque où vous vous lassez de l'esclavage, avec celle où la masse de vos dettes est à son comble. C'est une bien forte tâche que celle de secouer à la fois ces deux fardeaux ! et vous semblez ajouter encore à ce qu'elle a de pénible ! La liberté que vous avez réveillée avec trop d'éclat, aspire à tous les genres d'indépendance. On croira rentrer sous le joug de la tyrannie lorsqu'on repassera sous celui des impositions. Vous êtes accablés de dettes, et cette liberté désordonnée épuise les moyens qui vous restoient pour les payer. Vos opérations même augmentent cet épuisement.

Au moment où vous ne semblez occupés que de mesures économiques, vous ajoutez à vos dépenses précédentes, par les frais de vos séances, par les transplantations successives de votre assemblée, par les poursuites que vous exercez contre vos prétendus ennemis, par les procédures longues et dispendieuses auxquelles vous les soumettez, par la suppression d'une infinité de charges qu'il vous faudra rembourser. Le surcroît de contribution que vous exigez des anciens privilégiés, auroit pu au moins faire face à une partie de ces nouvelles dépenses ; vous

l'employez au soulagement des anciens contribuables. Cette générosité a-t-elle été bien calculée ? Falloit-il choisir, pour l'exercer, le moment où les circonstances commendent des sacrifices à tous les citoyens ? vous ressemblez à ces riches obérés, mais magnifiques jusques dans leur pénurie, qui préférant les jouissances de la vanité aux devoirs obscurs de la justice, dépensent en fastueuses aumônes, ce qui est la propriété de leurs créanciers.

Je crains que vos législateurs ne se soient laissés égarer par leurs sentimens populaires. Trop avides de recueillir les hommages de la reconnoissance publique, ils se sont trop peu occupés des moyens de rendre ce sentiment durable. Les nations ne sont guères que des grands enfans; il faut exciter leurs desirs par des promesses, les tenir en haleine par l'espérance, leur faire un peu acheter ses bienfaits : si vous les accablez de faveurs sans leur laisser le tems de les attendre, ils s'en dégoûteront bientôt, et la moindre contrainte les irritera bien plus que des actes répétés de condéscendance ne les auront flattés.

Qu'avez-vous laissé à desirer au peuple françois? vous l'avez soulagé du fardeau des dîmes, de celui des redevances seigneuriales, de l'oppression des capitaineries; vous avez frappé sur tous les corps qui lui inspiroient de la jalousie ou de l'aversion. Vous l'avez déja accoutumé à ne plus trembler devant le seul pouvoir qu'il connût, à regarder comme ses défenseurs, comme ses frères, ces militaires, qui auparavant n'étoient pour lui que les agens

redoutables de ses oppresseurs. Dès-lors il s'est cru tout-à-fait indépendant. La police qui le contenoit dans le cours de la vie civile, a perdu pour lui sa force et son activité. Les impôts lui ont paru faire partie des chaînes dont vous le débarrassez, et il s'y est soustrait avec licence et avec impunité. Les défraudateurs du fisc lui ont été préſentés comme des victimes infortunées de la tyranie; c'étoient au moins des êtres vils, et ils ont acquis de l'intérêt à ses yeux.

Vous avez jetté un vernis odieux sur vos loix, et sur leurs interprêtes, et dès-lors il n'a plus connu de frein. Toutes ces mesures étoient une partie des bienfaits qui devoient couronner l'œuvre de sa régénération. En les préſentant dans un ordre interverti, vous avez ajouté à la difficulté de cette sublime tâche.

J'ai vu sur nos chantiers de *Carlscron*, un de ces édifices flottans, destinés à porter, ou la foudre ou les trésors du commerce jusqu'aux plus lointains rivages : son architecte en avoit calculé les dimensions, la pesanteur, la capacité. Se plan qu'il a conçu dans le silence du cabinet, il le fait exécuter sous ses yeux; la quille est posée, la charpente s'élève sur cette base; elle est recouverte d'une épaisse enveloppe qui doit le garantir de l'effort des vagues. Les calfats s'occupent enfin à en boucher les plus petits interstices. Le vaisseau est achevé; mais jusqu'à ce que sa construction ait acquis son dernier dégré de perfection, il reste suspendu sur le rivage. Le lien qui

l'y

l'y attache est rompu ; le vaisseau glisse par une pente douce et abandonne la terre ; à le voir se balancer majestueusement sur les ondes, on diroit qu'il reconnoît, et salue son élément.

Il m'offre l'image d'une constitution qu'on organise, et qu'on met en activité. Sans l'observation de ces procédés, le vaisseau et la constitution sont exposés à de grands dangers. Il me semble, FRANÇOIS ! que vous ne les avez pas suivis. Le vaisseau de l'état étoit sur le chantier ; vous avez coupé la corde qui l'y retenoit, avant qu'il fût complettement achevé. Je vois bien des voies d'eau qui menacent ses flancs, et qui pourroient le submerger, si vous ne vous hâtiez pas de les étancher. N'ayez pas de honte d'y revenir à deux fois, cela peut arriver aux plus habiles constructeurs.

Donnez-vous le mérite, et la gloire d'opérer ces corrections : vous vous en êtes sagement menagé la faculté, et vous avez en cela, un grand avantage sur la plupart des gouvernemens de l'europe, dont les loix même, et à leur défaut, une longue habitude, l'intérêt personnel et le défaut dénergie perpétuent les défectuosités. Vous avez beaucoup de lumières et de courage ; le tems n'a pas imposé à vos décrets son sceau presqu'inviolable ; modifiez-les volontairement, ou craignez que la force des choses, la lutte des passions que vous avez excitées, n'amènent ce changement par des convulsions plus terribles encore, et plus durables que celle que vous éprouvez.

J'ai porté un coup d'œil impartial sur votre état passé,

Je viens de crayonner votre situation présente. Je vais essayer de prédire ce que vous deviendriez ou du moins d'exprimer ce que l'EUROPE IMPARTIAL désireroit que vous fussiez.

CE QUE VOUS SEREZ.

Si j'étois un de ces aristocrates opiniâtres que vous pouvez persécuter, mais non pas convertir, je vous dirois :

» Quel affreux bouleversement vous venez d'opèrer ! Il n'y a donc rien de sacré pour vous ; ni les possessions les plus anciennes, et les plus légitimes, ni les droits de la naissance respectés chez tous les peuples, ni les biens du clergé dont vous changez arbitrairement la destination, ni l'autorité souveraine que vos ayeux ont scellée de leur sang, et que près de neuf siècles ont consacrée ! Vous dépouillez toutes les classes, vous confondez tous les rangs ; vous livrez une monarchie de vingt-cinq millions d'ames aux caprices de la plus fougueuse démocratie, quand une longue expérience vous apprend que même dans les plus petites républiques elle a été, elle est encore une source intarissable d'orages. Rendez-nous nos propriétés, nos droits seigneuriaux qui sont aussi des propriétés, puisque nous les avons ou hérités ou achetés, nos prérogatives, notre rang distingué. Nous vous avons fait le sacrifice du seul avantage, contre lequel vous pouviez raisonnablement murmurer. Est-ce ainsi que vous payez notre générosité ? Réu-

nissons-nous vers un but commun, le salut de la patrie qui nous commande à tous des sacrifices ; mais rétablissez ces distinctions, qui sont l'essence de la monarchie ; et nous nous concerterons volontiers avec vous pour qu'elles ne soient plus à l'avenir ni abusives ni oppressives. «

Si je voulois vous transmettre les propos qu'on tient généralement dans nos contrées septentrionales pour la plupart asservies à l'esclavage, je m'écrierois ;

» Que ces François légers jusques dans les mouvemens de leur prétendu héroïsme ; donnent au reste de l'europe un exemple pernicieux ! quelles maximes fatales ils parent de leur langage fleuri ! il n'y a pas de souverain qui ne doivent trembler de les voir se propager : il n'y a pas de nation dont elles ne troublassent le repos. Quelle est la situation tolérable, heureuse même, qui ne permette d'en entrevoir une meilleure ? avec ces vœux irréflechis pour une chimérique perfection ; on s'exagère ses maux ; et on devient insensible aux biens. On éveille l'inquiétude de ceux qui sont contens de leur sort. On ébranle la tranquillité des empires. Ces François impérieux prétendent-ils que nous adoptions leurs principes politiques comme nous avons eu la foiblesse d'adopter leurs manières et leurs modes ? Que veut dire cette pompeuse *déclaration des droits de l'homme*. Ce code de politique universelle, qu'ils semblent vouloir dicter à tout l'univers ? ceux qui l'ont rédigé se sont-ils flattés que ce peuple au nom du quel ils parlent, en a saisi le véritable sens ? Il y a lu, que tous les hommes

étoient nés libres et égaux, et il a cru que la liberté étoit l'indépendance absolue, et que l'égalité consistoit à effacer toutes les distinctions, à insulter avec impunité tous ceux que la naissance, et d'anciennes loix avoient placés au-dessus de lui. Et dans quelles inconséquences ne sont pas déja tombés ces infaillibles législateurs ! Après avoir établi cette règle générale, que tous les hommes sont *égaux et libres*, et qu'ils doivent tous avoir part à la souveraineté, n'ont-ils pas exclus de cette prérogative la plus grande partie de leur nation ? ou bien dans leur dictionnaire politique, les femmes, les mendians, les vagabonds même ne sont-ils pas des *hommes*, et pour être *homme* en France, faut-il payer une contribution d'un marc d'argent ? Ils parlent d'égalité, de vertu et ils flétrissent la pauvreté ! Ils bornent le titre des *citoyens actifs* aux individus d'un des deux sexes, à ceux auxquels le hazard a donné une portion d'aisance ! Est-ce que tant d'hommes obscurs, il est vrai sans fortune ; mais occupés dans les divers atteliers de la France, ne sont pas plutôt des *citoyens actifs*, que tant d'*avocats* sans causes, tant de *procureurs* intrigans et avides, dont l'activité pernicieuse devoit être enchaînée, tant de médecins dont l'ignorance fait payer si cher le présent de la mort ? Est-ce qu'une mère entourée de sa famille qu'elle élève pour l'état, cette veuve dont la sage économie administre le bien de ses enfans, ne doit pas être comptée parmi les *citoyens actifs*. Est-ce qu'enfin l'immortelle CATHERINE n'est pas même un des *citoyens actifs* de son vaste empire ?

Telles sont les inconséquences auxquelles conduisent toujours les principes exagérés. Celui qui les prend pour guides, marche constamment entre l'injustice et l'absurdité. Garantissez-vous, peuples du Nord, peuples de l'Allemagne, garantissez-vous de ce *mal français* qui, de toutes les formes sous lesquelles il pouvoit se reproduire, ne pouvoit en prendre une plus dangereuse. Déja sa contagion a infecté les pays qui l'avoisinent. Elle a alimenté la fermentation à laquelle les Pays-Bas Autrichiens sont en proie. Elle menace le pays de Liège d'une subversion totale ou d'un envahissement. Déja elle pénétre chez les Polonois; elle irrite leur fougue; elle enflamme leurs vœux insensés pour une liberté dont ils sont si peu dignes. Si nous n'y prenons garde, elle va ébranler le Roi de Suede sur son nouveau trône encore mal affermi. Elle va dégoûter le Dannemarc de son heureux despotisme, et elle pourroit enfin persuader aux Anglois eux-mêmes, qu'ils ne sont que des esclaves. Opposons comme l'Espagne des barrières insurmontables à ces dogmes incendiaires; et qu'il ne soit pas dit que la France, au faîte de sa gloire, comme dans son impuissance, par sa philosophie exaltée comme par son ambition insatiable, est destinée dans tous les tems à troubler le repos de l'Europe!

Telles sont, FRANÇOIS, les vaines déclamations que j'entends de toutes parts contre votre révolution. Je suis loin de les adopter. Je cherche au contraire à leur op-

poser le langage de la raison. J'admire l'exemple que vous donnez à l'Europe; mais je ne le redoute point pour ses peuples, ils ne ſont pas encore mûrs pour vos vastes conceptions. Les uns sont façonnés au joug, et n'ont pas cette inquiéte activité, qui pourroit le leur faire secouer. De puissantes armées garantissent la docilité des uns, l'habitude répond de la conſtance des autres. La Hollande se félicite des fers qu'elle vient de se forger. L'empire de la Russie, immense et mal peuplé, n'est exposé qu'à des révolutions de cour ou à des insurrections partielles. La Pologne sera conquise avant d'être libre. La Suede est en proie à des intrigues sur le dénoument desquelles n'influeront ni vos exemples ni vos subsides. L'Angleterre est encore amoureuse de sa constitution, quoique tout le monde après l'avoir trop exaltée sur la foi de quelques enthousiastes, en sente à présent les défectuosités.

Sans perdre mon tems à rassurer ou à convertir les autres peuples de l'Europe, FRANÇOIS, c'est donc à vous seuls que je m'adresse. C'est vous seuls que j'espère voir libres et heureux. Vous avez dépassé le but, revenez y; il est encore tems.

Et d'abord hâtez-vous de rendre à l'autorité sa considération et son énergie. Faites-le librement quand vous en avez encore la faculté, sans quoi des circonstances impérieuses pourroient vous y forcer. Croyez vous par exemple, que si la jalousie, l'ambition, armoient tout-à-coup contre vous un des puissans états de l'Europe, vous

seriez en mesure de lui tenir tête. Croyez-vous que la nation encore endoloriée des sacrifices que vous lui demandez seroit disposée aux nouveaux efforts que nécessiteroit une guerre vigoureuse, sur-tout si vos ennemis savoient pallier leur agression par un des prétextes plausibles dont la politique moderne est si féconde ? la mauvaise humeur et l'ignorance ne pourroient-ils pas lui faire dire. « C'est la maladresse, ce sont les intrigues de notre ministere qui nous ont suscité ce nouvel orage, qu'il s'en tire comme il pourra » . . . qui lui feroit entendre raison à cette nation prévenue, qui répugne déja à toutes les dépenses dont elle ne peut saisir la liaison immédiate avec le bien être de chacun de ses individus ? Seroient-ce les citoyens éclairés dont vos décrets ont aliéné la bienveillance, et que vous croyez intéressés à porter à leur comble le désordre et les mécontentemens ? C'est alors, peut-être, que cette contre-révolution, que vous les accusez de désirer et d'exciter, s'opéreroit d'elle-même.

Mais je le veux bien, le danger de la patrie, le ressentiment contre des aggresseurs assez peu généreux pour vouloir profiter de vos embarras, rapprocheroient les citoyens divisés de votre empire ; et vous marcheriez tous contre l'ennemi commun. Oui, mais pour *marcher* il faut avoir des chefs dont l'autorité ne soit pas exposée à des contrariétés sans cesse renaissantes, dont les résolutions ne soient pas assujetties à des formes qui en ralentissent l'activité et l'énergie, dont les choix ne soient pas produits

par la brigue, plus dangereuse encore que la faveur ; et dès lors, qu'elle immense portion de votre gouvernement viendroit se ranger sous une seule main ! Eh pensez-vous que quand elle auroit ressaisi les rênes, il fût si facile de les lui enlever une seconde fois ? Que vos troupes ayant *reconnu la voix de leurs visirs*, et cueilli, je le suppose, de nouveaux lauriers sous leurs ordres, ne rendroient pas de nouveaux hommages au trône qu'ils vous ont aidé à ébranler ? Que sa magnificence éblouissante pour les yeux vulgaires, ne les interesseroit pas tout autrement que la *dignité de la nation*, objet bien plus important sans doute, mais être métaphisique qui ne se revet d'une forme sensible que dans ces momens de fermentation passagère, où chaque citoyen joue un rôle ou aspire à en jouer un ? Savez-vous que par cette comparaison, tout à l'avantage du pouvoir monarchique ; la prérogative royale en Angleterre fait sans cesse des efforts heureux pour son aggrandissement ; qu'en Hollande, trois fois dans un siècle, l'autorité d'un Stadthouder presque souverain, s'est élevée sur les débris du pouvoir populaire ? Qu'elle a facilité les deux révolutions que Gustave III a opérée dans l'espace de dix-sept ans ; qu'obéir pour obéir, la plupart des hommes répugnent moins à subir les loix d'un être privilégié, placé loin d'eux et au-dessus d'eux, environné d'un éclat qui en impose aux plus sages, qu'à se soumettre à un corps composé de leurs égaux, qu'aucune apparence extérieure

ne distingue d'eux-mêmes et qu'ils regardent comme leurs créatures ?

Hâtez-vous donc de prévenir un repentir qui ameneroit de nouvelles convulsions, et qui dépouilleroit violemment de leur auréole les demi-dieux, dont vous venez de célébrer l'inauguration. Ah qu'il eût bien mieux valu qu'ils eussent d'abord donné dans l'excès contraire, (1) qu'ils eussent essayé leurs forces avant de les déployer ! leur marche lente et progressive auroit été moins éclatante, mais bien plus sûre. Chaque fruit de leur sagesse, savouré par la reconnoissance eût été un titre de plus à la confiance publique, mais leur premier élan les a portés si loin, que pour se mouvoir désormais, ils n'ont plus qu'à reculer.

Qu'ils reculent donc, mais avec dignité, semblables à ces généraux habiles, jusques dans leur revers, qui, pour éviter une déroute, ajoutent à leur gloire par une retraite savante.

---

(1) Ceci me rappelle un mot de Swist, qui quoique trivial, m'a toujours paru d'un grand sens, comme tout ce qui est sorti de la plume de ce philosophe caustique et railleur. Sa cuisinière à laquelle il donnoit le nom familier de *Sweatheart*, lui apporte un roti qui étoit brûlé ; remportez-le, lui dit Swist, et qu'il reparoisse moins brûlé --- Mais, Monsieur, cela est impossible --- impossible ; et si ce roti n'eût pas été assez cuit, qu'aurois-tu fait, Sweatheart ? --- je l'aurois fait cuire davantage --- Oui. Ehbien *Swatheart*, lorsque désormais tu voudras faire des sottises, fais-en du moins qui puissent se réparer.

Qu'ils rendent au trône sa considération, et une partie de son pouvoir ; que le monarque qui auroit des droits à leur compassion, quand il n'en auroit pas à leur regrets, et à leur amour, soit libre d'habiter les lieux qui conviennent le mieux à ses goûts; que pour se rapprocher de son peuple, il obéisse aux mouvemens de son cœur, et non aux vœux forcenés de sa capitale en tumulte. Qu'il ne s'entoure dans son intérieur, que des personnes de son choix ; qu'il n'ait pas à envier le sort du plus simple citoyen ; accordez-lui la consolation de se revoir au milieu de ces gardes infortunés, qui ont expié si cruellement leur attachement au seul devoir qu'ils connussent. Et vous, citoyens, qui dans un excès de zèle patriotique, avez brigué l'honneur de le servir et de le garder, retournez à des occupations moins glorieuses, si vous voulez, mais plus utiles ; rentrez dans le sein de vos familles, et relâchez enfin votre auguste prisonnier.

J'ai relevé le trône. Je vais plaider la cause de ses soutiens, la cause de la noblesse. Sans doute, ce sont là pour vous des idées *gothiques*, qui trahissent les pays d'où on ose vous les rappeller. Mais ces idées étoient les vôtres il y a un an. Elles sont encore celles de beaucoup de françois, d'ailleurs très-portés pour le peuple. Elles tiennent à vos mœurs, à des habitudes de dix siècles. Les idées contraires ne tiennent peut-être qu'à votre fermentation passagère, et disparoîtront avec elle.

Ne me prenez pas toutefois, FRANÇOIS ! pour un apôtre aveugle et forcené de la noblesse. Nous avons

plus d'une fois prouvé en Suède que nous savions la mettre à sa place ; et je ne veux pas dans mes conseils démentir le caractère de ma nation, libre encore et généreux, malgré les succès récens du despotisme. Non, sans doute, la noblesse ne doit plus désormais peser sur le peuple ; elle ne doit plus s'engraisser de sa substance, en accaparant toutes les graces ; aucune de ses prérogatives ne doit coûter une obole, ni une larme au reste de la nation. Elle payera les mêmes impôts, elle obéira aux mêmes loix. Mais ne fût-ce que pour ne pas l'aliéner sans retour, que pour l'intéresser au succès du grand ouvrage que vous avez entrepris, FRANÇOIS ! rendez-lui ses prérogatives innocentes. Le hazard de la naissance est souvent son seul titre, je le veux ; mais combien d'autres avantages ne sont qu'à cette cause aveugle ! Tout ce qui éblouit, tout ce qui attire les égards et les hommages, les dons de la figure, ceux de la fortune, le trône même, ne sont-ils pas dans ce cas ? Si vous voulez n'accorder rien absolument au hazard, si vous voulez être fidèles en tout à vos principes, établissez donc la *loi agraire*, déclarez donc votre royaume électif. De tous les heureux hazards, il n'en est peut-être pas de plus bizarre qu'une naissance illustre. Mais cette bizarrerie est de tous les pays et de tous les tems. Elle tient à la vanité, c'est-à-dire à la nature humaine. Chez toutes les nations il y a des classes distinguées par leur naissances ; elles existent en Angleterre, en Hollande, dans toutes les républiques,

S'il y a quelques petits états où le nom de *noblesse* n'existe pas, au moins y connoît-on des familles Patriciennes; au moins y honore-t-on les descendans de ceux qui ont rendu quelques services à la patrie; et nous avons vu que les Etats-Unis, même dans la première ferveur de leurs principes républicains, ont eu peine à se défendre de transmettre des signes distinctifs à la postérité de leurs principaux bienfaiteurs.

Cette noblesse héréditaire est une folie sans doute, mais une folie universelle; nation aimable, nation éclairée, mais nation mobile et volage, qui offriez encore il y a un an des modèles de frivolité à toute l'Europe, prétendriez-vous devenir tout-à-coup plus sage que toutes les nations qui l'habitent? Si vous voulez que nous croyons à la durée de votre métamorphose, qu'elle ne soit pas si subite. Voyez ces plantes spongieuses que souvent une seule nuit fait éclore; elles ne font que passer sur la terre, tandis que le chêne qui demeure cent ans à y plonger ses racines, brave sur ses fondemens inébranlables la fureur des élémens, et voit naître et mourir vingt générations sous son vaste ombrage.

Payez donc encore comme tous les autres foux de l'Europe un tribut à la foiblesse humaine. Elle a des droits imprescriptibles. Et qu'auront d'ailleurs de si insensé les prérogatives de votre noblesse, lorsqu'elles se réduiront à occuper exclusivement certaines places? Il en est tant d'autres où l'on peut acquérir de l'honneur et des titre

à la reconnoissance publique ! Lors même que vous teniez le plus fortement aux préjugés que vous venez d'abjurer, les talens et les succès ne les dominoient-ils pas ? Quel Français, il y a vingt ans, n'eût pas échangé volontiers les talens et la réputation de M. d'Alembert, contre le droit de monter dans les carosses. Vous venez de créer pour tous les Français mille moyens de se venger du peu d'éclat de leur naissance, en multipliant ceux de servir leur patrie, leur département, leur municipalité.

Croyez-vous que les grands talens qui se sont déployés dans votre assemblée nationale, ayent eu besoin de noms illustres pour conquérir les suffrages ? et quand vous n'auriez pas aboli les distinctions entre vos trois ordres, croyez-vous que nous tous, habitans de l'Europe, étrangers à vos discussions, nous eussions distingué M. de Clermont-Tonnnerre, de M. Mounier ; M. l'abbé de Montesquiou, de M. l'abbé Syeyes ?

Vous avez ouvert à tous les citoyens la carrière des talens et des vertus, celle de la véritable gloire, c'est la seule égalité qu'il eût fallu établir entr'eux, et personne n'auroit eu raison de se plaindre. Mais laissez encore se repaître de la vaine fumée des futiles distinctions, ceux qui s'en contentent. Que vos nobles, dépouillés des eurs justices seigneuriales, de leurs droits de chasse exclusive, de leur exemption d'une partie des impôts, habitent paisiblement leurs châteaux, qui dès-lors ne seront plus *tyrans de la contrée*.

Qu'ils y jouissent de la sécurité, que la loi garantit à tous; et de la considération extérieure que leur avoient transmise leurs ayeux. Ne découragez pas leur bienfaisance en les laissant exposés aux avances de ceux qui furent leurs vasseaux. Laissez-les en première ligne pour obtenir les graces de la cour. Elles vont bien perdre de leur prix, depuis que la patrie a aussi les siennes à dispenser! Ces distinctions se classeront d'elles-mêmes. Malheur à ceux qui ayant à choisir entre les faveurs du souverain, et le devoir que dicte le patriotisme pourroient balancer un instant. Ils en seroient assez punis, ils n'auroient ni votre confiance, ni votre estime,

Il est beaucoup de vos concitoyens, à qui la fortune a réfusé ses dons, en même tems que le hazard leur a donné ces avantages de la naissance, si peu dignes d'envie quand ils sont seuls : laissez ouverts pour leurs enfans les asyles fondés par la magnificence de deux de vos rois.

La patrie n'aura-t-elle pas aussi ses enfans adoptifs et pourquoi refuseriez-vous au souverain la douceur de partager avec vous un des plus beaux appanages de la souveraineté, celui de venir au secours de l'indigence.

Pourquoi ne pourroit-il pas continuer de s'entourer de jeunes serviteurs, dont les pères auroient approché de plus près la personne de ses prédesseurs, ou auroit acquis des titres quelconques à leur reconnoissance, lorsque, servir le roi, étoit encore la manière la plus distinguée de servir sa patrie.

Et ces asyles où la portion la plus intéressante de la pau-

vre noblesse, alloit se consoler des rigueurs de la fortune, et des ennuis du célibat, ne conserveroit-elle pas quelques droits à vos égards ? aurez-vous la cruauté de livrer ces aimables recluses aux séductions, et ce qui est encore plus redoutable peut-être, aux railleries d'un monde avec lequel elles avoient fait divorce et dont leur seule volonté pouvoit les rapprocher.

Je vous parlerai plus sérieusement encore du privilège à-peu-près exclusif, qui attachoit vos nobles à vos armées. Je sais que c'est là que vous déployez vos principes sur l'égalité dans toute leur sévérité ; que la noblesse a vainement invoqué le sang de ses ayeux, versé pour la patrie ; que le tiers-état lui a opposé le sien répandu pour la même cause. Un philosophe impartial, auroit bien de la peine à prononcer dans cette question débattue tour à tour par la raison et les préjugés. Peut-être feroit-il une distinction entre une société dans un état de calme, où l'exacte équité peut toujours être consultée, et cet état convulsif de la plupart de nos sociétés modernes, où l'inquiète ambition de leurs voisins nécessite l'entretien d'une armée toujours subsistante. Comment d'après vos principes, vous demanderoit-il, comment organiserez-vous cette armée ? Entre deux jeunes concurrens qui voudront se vouer au métier des armes, lequel des deux sera officier, lequel simple soldat ? Pour choisir entr'eux, vous ne pourrez ni consulter l'ancienneté ni les talens. Vous serez donc obligé de donner la préférence au candidat le plus opu-

lent ou le mieux élevé ; ce qui est à-peu-près la même chose. Vous ne ferez donc que substituer dans vos armées l'aristocratie des richesses à l'aristocratie de la naissance. Aurez-vous gagné au change ? Et cet honnête citoyen qui ne sera le subalterne de son égal, que parce qu'il sera moins riche, souffrira-t-il aussi patiemment le joug de la discipline, que s'il lui étoit imposé par celui dont il étoit, dès l'âge le plus tendre, accoutumé à reconnoître la supériorité ?

Les principes d'égalité que vous voulez établir, auront dans l'organisation de vos armées de plus grands inconveniens, que les distinctions dont vous avez prononcé l'abolition. N'avez-vous pas vu lors de la formation toute récente de votre garde nationale, les places d'officiers briguées par tous les candidats, celle des soldats dédaignées par les plus simples citoyens ? Cette scène se répétera désormais dans tous vos corps militaires, si vous détruisez cette ligne de démarcation où échouoient les prètentions de la très-grande partie des citoyens. Une fois fixée, le fils de fammille honnête voyoit sans humeur et presque sans jalousie le plus simple gentil-homme obtenir le droit de commander à des soldats. Il se disoit : un hasard dont il n'a pas plus à se glorifier que moi à rougir, lui vaut la preférence qu'il obtient ; et sa vanité étoit consolée. Si au lieu du sort, c'étoit la faveur qui distribuât les lots d'une lotterie, les gagans inspireroient bien plus de jalousie. Il est dans la nature de l'homme d'être moins affecté

fecté des injustices de la fortune que de celles de ses semblables ; par les unes, on n'est qu'affligé ; par les autres, on est affligé et humilié.

Les honnêtes citoyens repoussés par la seule naissance des places d'officiers, n'étoient déjà plus ni l'un ni l'autre. Ceux qui désormais les brigueront sans succès, seront l'un et l'autre.

Et croyez-vous que la tranquillité publique y gagnera, ces distinctions dans lesquelles il sera impossible qu'il n'entre pas beaucoup d'arbitraires, jetteront entre les citoyens des semences de division plus funestes, sans doute, que celles que vous venez d'étouffer.

Laissez donc subsister, s'il en est encore tems, cette loi qui déroge un peu à vos maximes d'égalité, plus d'un motif la justifie. Ce qu'on a appellé par excellence le métier de l'honneur demande un long apprentissage. Il suppose un esprit, des sentimens particuliers. Le patriotisme seul ne les donneroit pas. Celui-ci enfante des vertus plus précieuses que les vertus guerrières, mais il n'est pas essentiellement lié à ces dernieres.

Une vocation préparée dès l'âge le plus tendre, les leçons, les exemples de ceux dont on tient le jour, certaines mœurs, *certains préjugés même qui, pour le bonheur de la société, ne doivent pas être naturalisés dans les classes* ; remarquez bien ceci : voilà la véritable source de ses vertus. Vous venez de reprimer l'arrogance de vos gentilshommes. Ils n'étoient que les esclaves du despotisme ; ils vont être les enfans adoptifs de la nation. La loi les retiendra sous le même joug que les autres citoyens. Vous pouvez plus impunément

que jamais, leur laisser le droit exclusif de commander à vos soldats. Vous leur offrez, il est vrai, une plus vaste carrière. Vous voulez que toutes les professions soient ouvertes à son activité; mais les partisans du tiers-état, ont-ils cru le servir en multipliant par-là le nombre des concurrens aux emplois que jusqu'ici ils avoient brigués seuls? L'industrie, le commerce, le progrès des arts gagneront peut-être à cette concurrence. Je félicite votre peuple, si son patriotisme est assez desintéressé, pour applaudir sincèrement à ce nouvel ordre des choses.

Mais si dans votre fanatisme réformateur, vous n'anéantissez pas jusqu'au nom de la noblesse, si vous lui permettez encore quelques prérogatives non dangereuses, vous ne pourriez sans inconséquence fermer toutes les voies, qui jusqu'ici y ont conduit. En la réduisant aux individus qui la composent en ce moment, vous ajouteriez à son importance; vous fourniriez de nouveaux alimens à son orgueil; vous commettriez une injustice envers les générations futures qui auroient pu y aspirer. Qu'elle ne soit plus le prix de l'argent. Parmi plusieurs de vos institutions absurdes, qui n'auroient pas dû attendre, pour disparoître, le siècle des lumières, et de la philosophie, aucune ne m'a plus choqué que cette quantité de charges vénales, dont l'acquisition seule rangeoit parmi vos nobles, une foule de citoyens obscurs, et sans capacité. Mais pourquoi des places obtenues par le talent et la probité, accordées par la confiance publique ne seroit-elles pas à l'avenir des titres de noblesse?

Pourquoi n'établiriez-vous pas un conseil, chargé de payer par de pareilles faveurs les services rendus à la patrie? Pourquoi ne laisseriez-vous pas à votre souverain, le droit d'en distribuer un certain nombre tous les ans? C'est alors que les nobles de nouvelle création, ne seroient plus dédaignés par les anciens, et ne rougiroient plus eux-mêmes de leurs titres. Vous transplanteriez ainsi dans des plaines riantes et fécondes la pépinière de vos gentilshommes, qui jusqu'ici végétoit dans la fange des marais.

Vous voyez que je tiens à l'idée de conserver votre noblesse, et j'ose le dire, c'est tenir à votre gloire, qui est intéressée à s'abstenir de tentatives infructueuses. La noblesse survivroit, soyez en sûr, à vos decrets destructeurs. Si vous lui laissez des outrages à venger, jamais elle ne s'amalgamera à votre constitution. Sous le masque d'une résignation simulée, elle laissera passer le tems des orages et attendra celui de prendre sa revanche. Au lieu de l'anéantir, bornez vous à la régénérer, à épurer sa source. Elle sera honorable et ne sera plus dangereuse. Elle ne sera plus le prix de la cupidité; et elle servira d'aiguillon à la vertu.

J'aurois desiré encore, je vous l'avoue, que cette noblesse si persécutée par vos Demagogues, eût eu une influence particulière sur votre législation; qu'une chambre composée de ses membres avec les formes qui auroient le mieux garanti la liberté publique, eût servi comme d'échelon entre le corps de la nation et le souverain; que

là, la loi sortant toute brûlante des fournaisses de l'enthousiasme, pardonnez-moi l'expression, se fût reposée, réfroidie; qu'on l'y eût discutée, modifiée avant de la présenter à la sanction du monarque. C'est le vœu de presque tous ceux qui, dans l'étranger, contemplent sans prévention les progrès de votre révolution. Il est justifié par l'exemple de la constitution angloise, qui lui doit peut-être sa marche uniforme et mesurée, malgré ses défectuosités. Il l'est bien plus encore par celui des Etats-Unis, qui, peu portés sans doute à imiter servilement ceux dont ils venoient de sécouer le joug abhorré, ont cédé, en l'accueillant, aux seuls conseils de la sagesse et de l'expérience. Il a été violemment repoussé, ce vœu, par la majorité de votre assemblée nationale. Son auteur l'a expié par des persécutions, des outrages, et a pensé le payer de sa vie. J'ose prédire que vous y reviendrez. Je le desire du moins, FRANÇOIS, sans autre intérêt que celui que je prends à votre prospérité.

Je n'entreprendrai point de vous indiquer comment auroit du être composée cette *chambre haute*, ce *sénat*. Ce corps enfin auquel je crains même de donner un nom, ni de fixer les formes de son influence. Mais n'eût-il été qu'une assemblée de conseillers revêtus de la seule voix délibérative, nous pensons qu'elle vous eût épargné plus d'une démarche précipitée, qu'elle eût temperé les élans de l'enthousiasme par les conseils de la sagesse. Lorsqu'il a été proposé et proscrit, on ne pouvoit vous citer en sa

faveur le plus concluant de tous les argumens, l'expérience. On le peut à présent. Vous n'avez pas voulu prévenir cette leçon. En profiterez-vous ?

C'est à la résolution de concentrer dans une seule enceinte tous les sentimens, et toutes les lumières que nous attribuons en grande partie les désordres auxquels votre patrie est en proie; sans elle vous auriez peut-être pris le tems de réfléchir sur les conséquences de vos décrets. Votre animosité fougueuse n'auroit pas repoussé dans les pays étrangers une foule de citoyens riches et éclairés, qui vous desservent doublement en décriant vos opérations, et en vous enlevant une portion considérable de votre numéraire, à une époque où vous en avtz tant besoin. Vous n'auriez pas provoqué la dévastation des châteaux et des abbayes, l'insurrection de la populace contre les agens du fisc qui auroient pu alimenter encore le trésor-royal, la licence avec laquelle il s'est soustrait aux impositions que vous avez proscrits avant d'avoir pourvu à leur remplacement, l'insubordination des troupes dont le pouvoir exécutif eût pu se servir pour séconder vos opérations. Delà l'état de langueur où nous voyons vos fabriques, votre commerce, votre crédit; delà cette foule de vagabonds, d'artisans sans occupation, qui vous nuisent et par la cessation de leurs travaux et par tous les excès auxquels conduisent la misère et l'oisiveté; delà le parti que vous avez pris d'accorder à votre

monarque une influence si modique dans la confection de vos loix.

Je ne répéterai pas tout ce qui a été dit dans votre assemblée pour le *veto absolu* et le *veto suspensif*, la matière y a été épuisée par les voix les plus éloquentes. Mais nous croyons, (nous autres étrangers sans intérêt dans la question) que dans votre ressentiment exagéré contre les abus de l'autorité vous vous êtes plus occupés du soin de la gêner que de lui assurer cette utile activité sans laquelle votre roi ne sera désormais qu'un esclave couronné, cette considération, sans laquelle la royauté n'est qu'une vaine décoration qui ne compensera pas les frais que vous coûtera son éclat. Nous vous citerons encore l'Angleterre, voyez si c'est au *veto obsolu* du monarque qu'elle doit attribuer les progrès de la prérogative royale. C'est bien plutôt, c'est uniquement à la manière dont le peuple est représenté au parlement, à la permanence des membres de la chambre haute, à la dépendance dans laquelle ils sont de la cour, à l'influence qu'elle peut prendre sur les élections des représentans du peuple. Les formes suivant lesquelles les vôtres seront élus, suffiroient pour vous préserver de ces écueils. Vous savez que depuis la révolution de 1689, les rois d'Angleterre n'ont usé qu'une ou deux fois du *veto* absolu que leur assure la constitution. Croyez-vous que vos rois eussent fait un usage plus fréquent du leur, lorsque la nation, bien plus légalement représentée, eût exprimé son vœu par ses

organes bien moins dépendans de la cour? Chez vous plus d'une fois l'autorité royale presqu'absolue a été obligée de céder aux réclamations de vos parlemens, dont la mission étoit contestée et par le monarque et par une grande partie de la nation, elle-même; auroit-elle osé les braver lorsqu'elles lui auroient été présentées par les véritables interprêtes du peuple, chargés par la loi même de défendre ses intérêts et de voter ses contributions. Ne dites pas que ce *veto* absolu eût laissé trop de marge au pouvoir monarchique pour corrompre, pour intimider vos représentans, je vous répondrois par ce dilemme.

Ils seront énergiques, ils seront incorruptibles ces représentans; ou bien leur foiblesse, leur cupidité donneront prise sur eux.

Dans le premier cas l'exercice du veto absolu n'eût fait qu'ajouter à leur fermeté; en refusant les impôts, ils auroient toujours eu le moyen d'amener le monarque à leurs vues.

Dans le second, peu importe que son *veto* soit absolu au suspensif, les moyens d'influence et de corruption seroient les mêmes dans les deux hypothèses; avec cette différence, que muni du *veto suspensif* le monarque aura les moyens de violer sans cesse votre constitution pour parvenir à ses vues, au lieu que muni du veto absolu, il les auroit rempli en l'assujettissant au moins à la forme

de vos loix. Choisissez donc entre ces deux situations, où la corruption qui s'exerce en respectant votre constitution; ou la corruption dont chaque succès lui porte une atteinte.

Pesez ces réflexions, FRANÇOIS! et voyez de quel côté sont les plus grands risques; et secouant les chaînes d'une mauvaise honte, revenez sur vos pas. Accordez à votre monarque une influence, si non exclusivement active, du moins réprimante dans votre législation. Nous l'espérons, nous le désirons, nous, dont aucun sentiment suspect ne souille les vœux pour votre prospérité. Vous êtes en guerre ouverte avec l'autorité. Vos succès ont été rapides et complets; mais comme les puissances victorieuses qui veulent affoiblir un ennemi dangereux, mais non pas l'accabler, au retour de la paix, vous rendrez une partie de vos conquêtes.

Dans le cours de votre glorieuse campagne, le peuple a trop gagné. S'il restoit en possession de toutes ces acquisitions, il en abuseroit aux dépens de son propre repos, ou il s'endormiroit dans la sécurité aux dépens de sa liberté. François éclairés qui veillez pour son bonheur, établissez, maintenez la balance de la France, comme la France dans ses jours de prospérité et de puissance, se chargeoit de maintenir la balance de l'Europe. Pourquoi vouloir tout-à-coup vous élever si haut. N'aspirez pas à être si parfaits, et vous serez plus hommes. Après avoir été si long-temps les Athéniens de l'Europe moderne,

ne prétendez pas à en devenir les Spartiates. Vous y perdriez les avantages de votre première situation, sans recueillir aucun de ceux de la seconde. Vos efforts pour acquérir les vertus austères de celle-ci, seroient impuissans et vous enleveroient ces qualités aimables, cette urbanité, ces graces qui tiennent à la culture des arts et aux progrès de l'industrie. Ces fleurs de la civilisation sont compatibles avec les fruits de la liberté. C'est de leur mélange sagement combiné que résultent et le bonheur individuel des citoyens et la prospérité des empires.

Que la détresse momentannée qu'éprouve le vôtre ne vous effraye pas. Vous êtes depuis deux ans presque sans considération en Europe. Vous la recouvrerez par le cours naturel des choses, lorsque votre ministère se sera remis en possession de parler et d'agir avec l'énergie qui convient à une grande puissance; avec le mystère qui convient aux affaires politiques. Quelle confiance voulez-vous qu'on vous marque, tant que vos ministres seront enchaînés, tant qu'on aura pour confidens douze cens personnes dont la plupart sont étrangères à vos relations extérieures et dont quelques-uns ont eu l'affreux talent de se rendre odieux à toutes les cours de l'Europe.

Vos fabriques se repeupleront, où pourra-t-on être mieux que chez vous, lorsque, outre la beauté du climat, et les agrémens de la vie, on y trouvera un gouvernement

libre et doux, et cette tolérance universelle dont l'établissement va faire honte même aux Etats de l'Europe, où il règne le plus de liberté et de philosophie.

Votre crédit se relevera : sa baisse allarmante pour ceux qui ne considèrent que le moment présent, ne tient qu'à l'incertitude où l'on est encore sur l'efficacité des moyens que vous venez de décréter pour la relever, et aux soupçons que vos commotions intérieures, jettent encore sur la stabilité de vos opérations.

Votre numéraire rentrera de lui-même quand cette crise sera passée. Voyez ce qui est arrivé à l'Angleterre; elle a dépensé pendant la dernière guerre trois fois la valeur de tout le sien. Peu de temps après la paix il s'est retrouvé en entier. Eh que d'avantages vous aurez sur elle, quand votre régénération sera consolidée! Ceux qui vous voyent d'un œil jaloux sont effrayés de l'étendue prodigieuse de vos ressources. Qu'elle vous rassure, qu'elle vous encourage. Ecoutez ce qu'en disoit avec dépit, plutôt qu'avec enthousiasme, un Anglois très-éclairé qui a passé ses dernières années auprès de vous et qui avoit appris à vous connoître. Ecoutez le lord Bollingbroke.

« Tel est, dit-il, le sol, la situation de la france l'intelligence, l'industrie, la vivacité de ses habitans; elle a si peu de besoins des productions des autres pays et les autres pays ont tant de besoins réels ou imaginaires de se fournir de ce qu'elle produit, que lors qu'elle n'est

pas en guerre avec tous ses voisins, que son répos intérieur est assuré, et que l'administration de son gouvernement se rend un peu supportable. Elle ne sauroit s'empêcher de s'enrichir aux dépens de ceux qui commercent avec elle, et de ceux même qui n'y commercent point directement. »

Et à quelle époque le lord Bollingbroke s'exprimoit-il ainsi ? C'étoit quelques années après cette longue et malheureuse guerre de la succession d'Espagne, qui avoit coûté à votre royaume tant de sang et d'argent ; après les convulsions du trop fameux systême, lorsque les querelles du clergé de la cour et des parlemens étoient dans toute leur activité ; lorsque vos fabriques étoient moins florissantes, votre commerce moins actif et moins étendu vos colonies moins bien cultivées, leur productions moins recherchées qu'à présent, lorsque votre industrie étoit enchaînée par les entraves fiscales dont vous allez vous débarrasser ; lorsque vous étiez soumis aux différens genres d'oppression auxquels vous venez de vous soustraire.

Que ne diroit-il donc pas de vous, cet anglois dont le témoignage ne sauroit être suspect s'il vous revoyoit quand vous aurez consommé votre régénération !

Mais pour atteindre sûrement et solidement à ce but de vos efforts, il faut, FRANÇOIS ! rendre au plutôt votre peuple à son calme et à ses utiles occupations, loin de le laisser plus long-tems en proie à l'agitation de ses

fréquentes assemblées, loin de le distraire par l'appareil permanent des démonstrations guerières, loin de l'étourdir par le cliquetis des armes, loin de l'arracher, en lui exagerant ses forces, à la subordination nécessaire à son bonheur. Il faut abandonner le soin de sa sûreté, de sa liberté même aux seules troupes chargées de repousser les ennemis, du dehors et qui, animées comme lui de l'amour de la patrie, ne seront plus pour lui désormais les agens redoutables du pouvoir exécutif. Vous le contiendrez suffisamment, ce pouvoir, par la responsabilité de ses ministres, par la permanence de vos assemblées nationales, par le renouvellement fréquent de leurs membres, par le rempart inexpugnable que leur volonté opposera aux impôts arbitraires. Cette circonstance seule suffiroit pour garantir votre liberté, pour prévenir de nouvelles déprédations dans vos finances. Vos parlemens bannaux composés par le concours de toute la nation, seront bien plus vigilans et bien moins faciles à corrompre que ceux de vos voisins.

Pour assurer votre liberté, pour rétablir votre prospérité, il vous reste peu de choses à réformer à vos opérations, et peu de choses à y ajouter. Il suffit pour ainsi dire, que vous laissiez rentrer dans l'ordre tout ce qui s'en est écarté, soit par de vaines terreurs, soit par la fausse interprétation de vos décrets. Contenez au plutôt le peuple en restituant à l'autorité son utile activité. Rappellez au plutôt dans votre sein vos concitoyens fugitifs. En les rendant plus long-tems odieux vous les rendriez redouta-

bles. Qu'ils viennent reprendre au milieu de vous leurs places, dépouillés, non de leur ancien lustre, mais de leurs moyens d'oppression. Et si leur évasion, si leurs vœux, si leurs complots même ont mérité l'animadversion de la patrie qu'ils ont abandonnée au sort de la tempête, que le spectacle d'un bonheur auquel ils n'ont pas voulu contribuer, soit leur seul châtiment.

Et vous, MONARQUE INFORTUNÉ, mais bon, que nous plaignons, que nous admirons comme vos sujets vous aiment, consolez-vous. Revenus de leur agitation, ils vous restitueront les seuls droits chers à votre cœur, ceux de concourir à les rendre heureux. Ils ont un instant conçu le projet orgueilleux de l'être sans vous; qu ils le soient par vous. Cette vengeance est digne de votre ame magnanime. Vous ne reconquererez sans violence les vraies prérogatives de la royauté. Laissez agir le tems. Laissez agir sur-tout les sentimens que vous inspirez. La condescendance avec laquelle vous avez subi les loix qu'on vous a imposées, à pu paroître l'effet de la foiblesse. Votre conduite, vos succès prouveront qu'elle a été le calcul de la sagesse. Votre nation dégagera votre pouvoir d'une partie des entraves auxquelles elle l'a assujetti. Celles qu'elle laissera subsister encore, vous montrerez que pour vous, dn moins, elles étoient inutiles. Les Français, en attendant l'époque où elles pourront devenir nécessaires, les laisseront reposer dans les archives de leurs nouvelles loix, comme jadis les Romains suspendoient leurs armures

dans leurs arsenaux, quand ils avoient fermé le temple de Janus.

PÊRORAISON.

Car il en faut une, pour qu'il ne manque à mon discours aucune des formes oratoires.

Vous allez, peut-être, me dénoncer comme un apôtre du despotisme et de l'aristocratie. Ce philosophe scandinave, direz-vous, du bord de ses lacs, voués à l'esclavage, ressemble à ces Toscans, dont un de nos poëtes a dit :

Et de leur chaîne .... adorateurs heureux,
Voudroient que l'Univers fût esclave comme eux.

Si j'ai mérité cette anathême, je me suis bien mal expliqué. Je n'ai pas dit que vous étiez heureux et libres, et qu'en voulant être plus libres encore, vous seriez moins heureux. Je ne vous ai pas conseillé de rétablir la bastille, ni vos impôts désastreux, ni l'autorité arbitraire de vos ministres, de vos intendans, de vos colonels, etc. Mais j'ai dit : vous n'étiez pas si esclaves, ni si malheureux. J'en atteste votre gaité, votre prospérité. En corrigeant plusieurs abus de détail, vous pouviez à moins de frais, devenir tout-à-fait libres et fortunés. Les étrangers vous recherchoient, vous jalousoient ; et bien peu vous plaignoient.

VOILA CE QUE VOUS ETIEZ.

Mais tout-à-coup, extrêmes dans la vertu, exagérés dans vos vœux pour la liberté; vous voulez tout examiner, tout décider par vous-mêmes, tout accorder au seul mérite. Vous avez brisé le ressort de l'autorité, nécessaire, pour réunir les parties d'un grand empire; vous avez ouvert le plus vaste champ à la brigue. Aux violences modérées du despotisme, vous avez substitué les désordres de la licence.

VOILA CE QUE VOUS ÊTES.

Mais vous vons éclairerez sur vos chimères deperfection. En augmentant pour le peuple les supprimer dc félité, sans opprimer, sans aliéner ancune classe, sans trop favoriser le souverain, vous mettrez plus de simplicité dans l'orgrnisation, plus d'énergie, plus d'unité dans la la force active de votre gouvernement. Le désespoir de votre gouvernement. Le désespoir de vous atteindre ôteroit aux autres peuples le couraga de vous imiter, ou s votre enthousiasme les animot, cemme les circonstances ne les seconderoient pas autant qu'elles vous ont secondés, ils seroient livrés aux horreurs de la guerre civile, ou aux conclusions de l'anarchie. Par intérêt; pour votre bonheur, par pitié pour le reste du genre humain, vous tempererez un peu ces sentimens exaltés. Vous secourez vos chaînes; mais vous conserverez un frein salutaire. Vous

trouverez le moyen de concilier le pouvoir monarchique avec la lberté. Vous accorderez beaucoup au mérite, mais quelque chose à la possession, quelque chose à d'heureux hazards qui sont souvent moins aveugles que ne le feroient ceux à qui vous voudriez remettre exclusivement la dispensation des placeset des faveurs.

VOILA CE QUE VOUS SEREZ.

C'est le vœu des amis de l'humanité, c'est celui des vôtres. A ce prix, nous nous plairons encore à vivre dans votre empire. Nous nous bornions à vous aimer ; nous vous admirerons. Fatigués, mortifiés de vous avoir *singés* trop long-tems, nous vous rendrons un hommage, plus digne de vous, nous chercherons à vous imiter. Vous ferez taire l'envie, vous n'exciterez plus que l'émulation,

1790.

Agonie mort et
Exécute aux enfers
des Parlemens tous,
la Conduite de Desprémenil

